

“

Histoire des sciences par en bas

”

Table des matières

Mercredi 5 juin 2013 - 11:00 - 12:30

Salle de conférences : Session 1

- Le retour au patient dans les années 1960. La pratique «par en bas» de la psychiatrie critique, J. Coffin..... 1
- Et le docteur ? Louis Odier (1748?1817) et le retour en grâce du médecin praticien, P. Rieder 2
- Le point de vue des patients du peuple : approche des parcours thérapeutiques au XVIIIe siècle, F. Zanetti.....3

E 18 : Session 2

- L'aquarium en France dans les années 1850?1860, un outil de vulgarisation scientifique ?, C. Lorenzi..... 4
- Figurer le territoire au niveau local : tension entre cartes et plans et affirmation d'une profession, N. Verdier..... 5
- L'apport des archéologues amateurs du XIXe siècle à l'histoire des origines du christianisme en gaule, B. Waché.....6

Mercredi 5 juin 2013 - 14:00 - 15:30

Salle de conférences : Session 3

- La culture thérapeutique d'une femme de la petite noblesse rurale du XVIIIe siècle, entre savoirs savants et empirisme : le cas de madame de Marans, M. Chollet 7
- «L'ancien sentiment est trop avantageux à notre sexe pour céder sans combattre» : savoirs médicaux et appropriations féminines (France/Suisse, XVIIIe siècle), N. Hanafi8
- La mélancolie dans les consultations adressées au Dr Tissot (1728?1797), M. Louis-courvoisier..... 10

E 18 : Session 4

- La Société Royale de Botanique de Belgique (1862?1875) : leader ou outsider scientifique ?, D. Diagre-vanderpelen ... 11
- La protection des animaux en France entre science, vulgarisation et morale (1845?1914), E. Pierre..... 12
- La Société d'horticulture de Saint Germain?en?Laye sous le Second empire, N. Vivier..... 13

Mercredi 5 juin 2013 - 15:30 - 17:45

E 18 : Session 5

- Anne Berman (1889?1979), une «simple secrétaire» du mouvement psychanalytique français, R. Amouroux..... 14
- Expertise médico?pédagogique et délinquance juvénile en Belgique au XXe siècle, D. Niget..... 15
- Une société savante en marge de la psychologie officielle : l'institut général psychologique (1900?1933), R. Plas..... 16
- L'épilepsie dans la bande dessinée. L'ascension du haut mal, David B, M. Bergounioux [et al.] 17

Mercredi 5 juin 2013 - 15:45 - 17:45

Salle de conférences : Session 6

- Lettres, renseignements et «notice» sur l'Afrique Centrale et le pays des Ijebus. La place du témoignage dans la production scientifique au cours de la première moitié du XIXe siècle, A. Ramos de santana..... 18
- Le maïs criollo du Mexique affaire d'agronomes ou de paysans ?, M. Fenzi..... 19
- Genstilshommes et médecins de province : nature et statuts de leurs contributions à L'Histoire naturelle de Buffon, M. Levacher..... 20
- Une revalorisation du rôle des acteurs modestes de l'agronomie à travers deux exemples de la France méridionale : le genêt et le ver à soie (XVIIIe?XIXe siècles), S. Olivier [et al.] 21

Jeudi 6 juin 2013 - 09:00 - 10:30

Salle de conférences : Session 7

- Calculer à Greenwich au 19^e siècle : résistances, opportunités et le «registre caché» du personnel des observatoires, D. Aubin..... 22
- Une astronomie théorique «par en bas» ? Les auteurs de théories cosmogoniques français entre 1860 et 1920, V. Fages23
- Alexander Gordon: A Practitioner Marginalized within his Community and the Medical Profession, H. Kreuzman 24

E 18 : Session 8

- Charles Janet, entomologiste autour de 1900, un cas limite au sommet de l'amateurisme, L. Casson..... 25
- Voyageurs et militaires dans la construction des études préhistoriques. Un exemple : l'invention de la Vallée des Merveilles au XIX^e siècle, M. Cataldi..... 26
- Le rôle de la littérature dans la constitution d'une science ornithologique (1760?1850), A. Weber..... 27

Jeudi 6 juin 2013 - 10:45 - 12:45

Salle de conférences : Session 9

- Les pratiques du passé sous la Restauration et la Monarchie de Juillet : appropriations populaires, G. Lemoine..... 28
- La mode sociologique autour de 1900. Place et rôle des auteurs éphémères, S. Mosbah?natanson.....29
- Savoirs du corps, savoirs du nombre. Le contrôle de naissances et les savoirs de la population, L. Paltrinieri30

E 18 : Session 10

- Qui peut entendre les paroles de somnambules magnétiques ?, N. Edelman.....32
- Fou et fier de l'être. La psychiatrie et les publications d'autobiographies de patients en France et en Grande?Bretagne au XIX^e siècle, A. Fauvel..... 33
- Questionnements théoriques et méthodologiques sur la dialectique entre psychiatres et patients à l'Hôpital Saint?Jean?de?Dieu de Montréal, 1873?1973., I. Perreault [et al.]34

Jeudi 6 juin 2013 - 15:00 - 16:30

Salle de conférences : Session 11

- L'Aufklärung, les périodiques savants et les discours sur la pédanterie, C. Gantet..... 35
- Ni dupes ni jouets. Journalistes médicaux et scientifiques contre Pierre Flourens, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, physiologiste, historien des sciences et auto-vulgarisateur, S. Levinson..... 36

E 18 : Session 12

- Les coulisses de l'édition scientifique au XVIII^e siècle, M. Nicoli..... 38
- Les manuels scolaires de sciences : une source pour histoire par «en bas» ?, C. Radtka..... 39
- La dérive des continents : un exemple de discussions sur un savoir construit «par en bas», P. Le vigouroux [et al.]40

Vendredi 7 juin 2013 - 10:00 - 11:30

Salle de conférences : Session 13

- Le docteur Boissarie et les 'guéris' de Lourdes face aux experts de la Salpêtrière et de l'école de Nancy (1890?1914), A. Guise castelnuovo.....41
- La méthode de rééducation du contrôle cérébral du Dr Vittoz : une pratique de guérison marginale (Lausanne, 1906?1925) ?,

V. Pidoux.....	42
Histoire de l'offre de soin dans la réserve navajo : le rôle joué par les figures d'intermédiaires dans la diffusion des savoirs médicaux et rituels, N. Zaballos.....	43

E 18 : Session 14

«La Guerre Aux Insectes» : Practical Entomology and Agricultural Improvement in Enlightenment France, S. Pierre-etienne.....	44
Quand le paysan se met à l'herbe, l'agronome passe à table (Bretagne 1950?1980), L. Gall.....	45
L'épreuve des ancres dans la France du XVIIIe siècle : Le triomphe des praticiens contre la «sphère savante» ?, S. Laubé [et al.]	46

Vendredi 7 juin 2013 - 11:30 - 13:00

Salle de conférences : Session 15

La pisciculture après 1850 : science ou savoir-faire ? De l'étude de cas à l'interrogation historiographique sur les présupposés d'une histoire populaire des sciences, G. Carnino.....	48
L'enseignement «populaire» des mathématiques au XIXe siècle : Quels acteurs ? Quelles mathématiques, R. D'enfert..	49

E 18 : Session 16

La mesure de la pollution de l'air entre sens commun et opération technique : quelques leçons des années 1950-1960 en France, F. Charvolin.....	50
La protection des oiseaux (1880?1930). Les relations complexes entre scientifiques, amateurs et citoyens, R. Luglia [et al.]	51
Enlightenment Nexus: The Delesserts' British-Franco-Swiss Network and its Dissemination of International Science, J. Macdonald.....	52

Le retour au patient dans les années 1960. La pratique « par en bas » de la psychiatrie critique

Coffin Jean?christophe ^{1*}

1 : Centre Alexandre Koyré - Centre de Recherche en Histoire des Sciences et des Techniques (CAK-CRHST)
CNRS : UMR8560 Cité des Sciences et de l'Industrie École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) École des Hautes Études en Sciences Sociales [EHESS]
Muséum National d'Histoire Naturelle Pavillon Chevreul 57, rue Cuvier 75231 Paris cedex 05
<http://www.koyre.cnrs.fr>

* : Auteur correspondant

Ma communication vise à restituer le mouvement de retour au patient opéré par certains psychiatres, issus d'une nouvelle génération formée après la Deuxième Guerre mondiale, qui vont progressivement devenir les figures médiatiques d'une psychiatrie critique. Ces jeunes psychiatres (Franco Basaglia en Italie, Ronald Laing en Grande-Bretagne, voire certains promoteurs du secteur psychiatrique en France) se caractérisent par une insatisfaction croissante face à leurs maîtres et plus encore face aux pratiques d'une psychiatrie universitaire élaborée loin des patients et cherchant avant tout à se reposer sur des classifications quelque peu immobiles. Au début des années 1960, on assiste ainsi à un mouvement qui revendique une psychiatrie accomplie au plus près du patient face à une psychiatrie qui aurait perdu de vue celui-ci ; un mouvement qui prône, dans cette perspective, de considérer le patient comme une personne et non comme le reflet d'une stricte entité clinique et qui ne s'appuie pas exclusivement sur une médecine techno-scientifique mais qui prendrait en compte voire privilégie la compréhension de l'autre. En outre, ces psychiatres contestent les modalités du savoir psychiatrique tel qu'il s'élabore et se produit à cette époque.

Ma communication s'appuie principalement sur le compte rendu d'entretiens menés par le psychiatre britannique Ronald Laing avec un patient schizophrène et en présence de ses parents. Face à ce document, l'historien découvre, dans sa banalité, le travail clinique effectué par un psychiatre. Le contenu des questions, les échanges rapportés et la présence des parents donne à ce document une richesse réelle et permet d'apporter une lumière incontestable sur le travail du psychiatre. Mais il engendre un certain nombre de questions à l'historien.

Cette promotion d'une psychiatrie par en bas et accomplie avec et pour le patient conduit-elle l'historien à être au plus près de la vérité de la souffrance et de la réalité de ce que le patient ressent et affronte ? Si ces documents sont des documents d'une valeur singulière, l'historien n'est-il pas exposé en les privilégiant à devenir tributaire d'un projet que poursuivent ces psychiatres et qui vise à construire une autre psychiatrie ; une psychiatrie où le patient prendrait la parole comme le revendiquait dans un ouvrage majeur l'italien Franco Basaglia en 1968. Cette promotion d'une psychiatrie sans docteurs conduit-elle l'historien à construire une histoire des patients et à retracer une histoire des savoirs profanes ? Une histoire « par en bas » de la pratique psychiatrique dans les années 1960 doit-elle nécessairement suivre l'objectif de la psychiatrie critique qui cherche à démontrer que le patient psychiatrique est fréquemment le produit d'une construction sociale inadéquate ce qui anéantirait les fondements du savoir médical ? L'historien ne doit-il pas exercer une déconstruction de ce projet en s'interrogeant, par exemple, sur les possibles mises en scène de ce patient stigmatisé par une lecture psychiatrique dont la validité scientifique n'allait plus de soi.

Face à ces questions, il conviendra en dernier lieu de s'interroger sur le choix de tels documents. Ne serait-il pas le reflet d'une simple tentation de (toujours) travailler sur les grands hommes de la psychiatrie critique ? Peut-on spontanément considérer que les documents laissés par ces psychiatres dans leurs archives sont le témoignage d'un savoir profane ou, au contraire, ne sont-ils pas les instruments potentiels pour une reconstitution héroïque d'une psychiatrie alternative qui a connu une certaine diffusion à partir de ces années 1960 ?

Et le docteur ? Louis Odier (1748-1817) et le retour en grâce du médecin praticien

Rieder Philip ^{1*}

1 : MER Institut d'éthique bio médicale, Genève

* : Auteur correspondant

L'apport de la production historique qui a suivi l'appel lancé par Roy Porter, dans son article programmatique de 1985, a contribué à transformer notre appréhension du monde médical d'Ancien Régime. La multiplication des recours de malades à différents types de praticiens, l'importance de la médecine domestique et des soignants irréguliers sont du nombre des acquis indéniables de cette approche. Face à cette complexification de notre compréhension du monde médical, il est légitime de reconsidérer la place et la réalité quotidienne des praticiens réguliers. Un survol rapide de l'historiographie révèle que curieusement, les pratiques et les conceptions médicales du docteur en médecine demeurent mal connues.

Dans cette présentation, il s'agira de contribuer à combler cette lacune par le biais de l'étude d'un cas particulier, celui d'un médecin genevois actif à la fin du XVIII^e siècle, Louis Odier (1748-1817). En proposant une analyse des nombreux écrits qu'il a laissés (écrits autobiographiques, correspondance, livres de comptes), il est possible de reconstituer les pratiques de soins quotidiens et les stratégies économiques d'un médecin qui cherche à gagner sa vie en pratiquant la médecine. La lecture de sa production scientifique, de sa correspondance professionnelle et de ses manuscrits débouche sur un constat frappant : le médecin prête une attention constante à l'évolution du savoir médical et s'efforce, par le biais de l'analyse empirique de sa pratique, d'y contribuer. Le tableau d'ensemble permet de reconstituer l'évolution de la pratique et des conceptions médicales d'un médecin actif et réfléchi à la fin de l'Ancien Régime.

Le point de vue des patients du peuple : approche des parcours thérapeutiques au XVIIIe siècle

Zanetti François ^{1*}

1 : CHSCO

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

* : Auteur correspondant

L'histoire des pratiques thérapeutiques du peuple à l'époque moderne est difficile à mener. Les documents du for privé et les correspondances renseignent bien davantage sur les élites sociales et culturelles et les études sur le patient ont d'abord privilégié ces catégories pour lesquelles les sources abondent. Elles mettent en valeur l'initiative des patients, qui pèsent dans la relation de soin.

L'étude de la santé du peuple a souvent été faite selon le prisme de l'état sanitaire des populations à partir de sources permettant un traitement quantitatif. Les sources produites par les membres des professions médicales ont souvent été disqualifiées comme moyen de reconstruire le point de vue du patient dans la mesure où elles n'en émanent pas directement et exprimeraient uniquement le point de vue du médecin. Or, à l'image des sources de la pratique judiciaire ou des archives de police, les compilations de cas ou de traitements médicaux permettent d'approcher les pratiques et les parcours thérapeutiques d'individus qui n'appartiennent pas aux élites et renseignent sur les savoirs et les stratégies qu'ils mobilisent.

Nous montrerons, à partir des archives relatives à l'expérimentation de l'électricité comme remède dans les dernières décennies du XVIIIe siècle, qu'elles permettent d'accéder aux voix diffuses de patients qui n'ont pas laissé de trace écrite relative à leur maladie ou à leur traitement. Plus largement ces sources fournissent des éléments importants sur les ressources utilisées par les malades pour s'orienter sur le marché thérapeutique. Les modalités variées de l'appropriation du traitement électrique ? souvent gratuit ? ainsi que l'incessante récrimination des médecins quant à l'indocilité ou au manque de courage des malades remettent en cause une vision de la médicalisation selon laquelle le pouvoir médical s'imposerait sans résistance à la population pauvre, notamment dans le cadre hospitalier. Loin de s'opposer à l'histoire du patient construite à partir des écrits du for privé, cette étude en complète la perspective en soulignant combien la volonté de guérir modèle la manière dont les acteurs s'approprient les ressources médicales à leur disposition.

L'aquarium en France dans les années 1850-1860, un outil de vulgarisation scientifique ?

Lorenzi Camille ^{1*}

1 : Centre de recherche du XIXe siècle
Université Paris I - Panthéon-Sorbonne
<http://www.univ-paris1.fr/centres-de-recherche/crhxix/>

* : Auteur correspondant

Nous proposons d'étudier ici la façon dont l'aquarium, pur outil de laboratoire à l'origine, a été diffusé auprès du public comme un outil d'étude par les naturalistes, et la manière dont il a été reçu et apprivoisé par les amateurs.

Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, les naturalistes s'étaient essentiellement intéressés à la description physiologique du poisson, et celle-ci pouvait être aisément réalisée à partir de l'étude d'un cadavre. Cependant, l'étude des moeurs ou du mouvement des êtres aquatiques nécessite de pouvoir observer ces êtres vivant dans leur milieu naturel, c'est-à-dire d'abord dans l'eau. Au tournant du XVIIIe et du XIXe siècle, de nombreux naturalistes se sont donc mis à la recherche d'un dispositif technique spécifique apte à maintenir en vie des organismes marins de tout genre : le but était de reconstituer le plus fidèlement possible l'environnement naturel du poisson. Ainsi naquit l'« aquarium équilibré », de la collaboration du naturaliste P. H. Gosse et du chimiste R. Warington au début des années 1850 en Angleterre.

L'intention des différents promoteurs de l'aquarium était de diffuser largement cette invention auprès de la population, pour que celle-ci puisse étudier la vie sous-marine. Nous pouvons tenter de cerner cette diffusion à l'aide de différentes sources : tout d'abord les manuels scientifiques parus à ce propos ; puis les manuels ou articles de presse des amateurs qui ont tenté leur propre expérience. Une autre source importante pour envisager cette diffusion est celle des différentes publications parues à l'occasion de l'ouverture des grands aquariums publics à Paris. Il est important de considérer ici le caractère indirect de ces sources : elles peuvent nous aider à comprendre comment l'aquarium a été diffusé, même si bien sûr nous n'avons pas véritablement accès aux réactions des particuliers eux-mêmes.

Nous pouvons néanmoins cerner davantage ces réactions en étudiant de plus près la manière dont le public s'est approprié ce nouvel objet. L'aquarium a en effet fait l'objet d'un véritable phénomène de mode dans les années 1850-1860 en France. Cet engouement ne s'est pas du tout fondé sur le caractère scientifique de l'appareil en question : dans les articles de presse de périodiques de vulgarisation comme le *Magasin pittoresque*, les différents intervenants se révèlent souvent très critiques vis-à-vis de la façon dont les amateurs perçoivent l'aquarium, qui d'outil scientifique devient très rapidement un ornement de luxe, abritant les espèces les plus rares, et n'arborant plus aucune dimension scientifique pour celui qui le possédait. En croisant les critiques lues dans ces périodiques et les réactions de purs amateurs ? que l'on peut retrouver dans des articles de presse généraliste ou satirique ? nous pouvons mieux envisager le détournement dont l'aquarium a fait l'objet après sa diffusion. Le phénomène de mode qui toucha l'aquarium dans les années qui suivirent son apparition a d'ailleurs été rapidement condamné par les scientifiques, qui récupérèrent l'objet sitôt l'engouement essoufflé.

Nous nous attacherons donc dans cette présentation à mettre en évidence les modes de diffusions de l'aquarium et les acteurs qui y ont participé. Nous nous intéresserons également aux modes d'appropriation dont ce dernier a fait l'objet auprès des amateurs, jusqu'à être entièrement détourné de son but d'origine.

D'un point de vue méthodologique, la question des sources est problématique dans le cas de l'aquarium : pour tenter de comprendre de quelle façon l'aquarium a été reçu et perçu par la population, nous devons passer par les articles de presse et par les différents manuels de vulgarisation. Or ces sources ne nous renseignent pas directement sur les réactions effectives des amateurs. Nous devons, à partir du discours reconstitué dans les articles et dans les manuels, envisager les représentations que le public pouvait se faire de ce nouvel appareil de cabinet.

Figurer le territoire au niveau local : tension entre cartes et plans et affirmation d'une profession

Verdier Nicolas ^{1,2*}

1 : Géographie-cités (GC)

CNRS : UMR8504 Université Paris I - Panthéon-Sorbonne Université Paris VII - Paris Diderot

13 rue du Four - 75006 Paris

<http://www.parisgeo.cnrs.fr>

2 : EHGO CNRS

CNRS : UMR8504

* : Auteur correspondant

La question de l'histoire de la production de cartes au XVIII^e siècle est complexe est relève dans les faits de toute une série de processus. Le premier est celui de la diffusion matérielle de ces cartes qu'il est possible de préciser au moins en partie. Le deuxième relève du conflit entre cette nouvelle procédure de description et celles qui lui préexistent. La troisième est celle des localisations du phénomène, soit dans des institutions, soit dans ce que l'on pourrait appeler des mondes, c'est-à-dire par nécessairement des communautés au sens fort, mais plus modestement des lieux de mise en cohérence de normes communes au carrefour de savoirs et d'enjeux : on pense ici au monde savant, mais aussi au monde professionnel, voir à un monde local, par complémentarité, voire opposition à un monde plus global.

Après avoir évoqué quelques indices de la diffusion des usages de la carte au XVIII^e siècle, il s'agira dans cette intervention de nous pencher sur les usages de la carte chez les commissaires à terriers, encore appelés feudistes, au moment où ce groupe tend à se constituer en profession. On évoquera la mise en place d'une littérature spécialisée, ainsi que la façon dont celle-ci décrit la production des cartes et plans. On s'interrogera pour finir sur les relations complexes entre les productions de ces acteurs principalement locaux, et celles d'acteurs liés à des institutions centrales.

L'apport des archéologues amateurs du XIXe siècle à l'histoire des origines du christianisme en gaule

Waché Brigitte ^{1*}

1 : Centre de Recherches Historiques de l'Ouest (CERHIO)

Université du Maine CNRS : UMR6258

place du recteur Henri Le Moal BP 24307 35043 RENNES CEDEX

<http://www.sites.univ-rennes2.fr/cerhio>

* : Auteur correspondant

On sait la place prise par l'archéologie dans le cadre des sociétés savantes en France au XIXe siècle. Elle fut souvent le fait d'archéologues amateurs qui n'inspirèrent pas que condescendance ou dédain de la part des « milieux scientifiques ». Certaines des correspondances que ces érudits locaux entretiennent avec tel ou tel savant, soit à titre individuel, soit dans le cadre institutionnel (l'Académie des inscriptions et belles lettres par exemple) montre qu'un double mouvement peut s'établir : d'une part la prise en compte par les « savants » des découvertes locales et la contribution de celles-ci à des avancées notables sur le plan scientifique ; d'autre part l'apport d'une « lecture scientifique » permettant de tempérer des interprétations parfois fantaisistes nourries en partie par l'enthousiasme de l'atmosphère romantique.

La communication retiendrait un thème : celui des conditions d'implantation du christianisme en Gaule qui alimentent dans la France du XIXe siècle de nombreuses polémiques donnant lieu à une forte mobilisation de l'archéologie sur le plan local. Le spécialiste qu'était Louis Duchesne y fut directement mêlé. Son apport sur la question, qui fut décisif, passa par de nombreux contacts avec érudits locaux et sociétés savantes. Les sources sollicitées sont essentiellement des correspondances et des articles de revues.

La culture thérapeutique d'une femme de la petite noblesse rurale du XVIIIe siècle, entre savoirs savants et empirisme : le cas de madame de Marans

Chollet Mathilde ^{1*}

1 : Centre de Recherches Historiques de l'Ouest (CERHIO)
Université du Maine CNRS : UMR6258
place du recteur Henri Le Moal BP 24307 35043 RENNES CEDEX
<http://www.sites.univ-rennes2.fr/cerhio>
* : Auteur correspondant

Cette proposition de communication porte sur l'analyse de remèdes de santé conservés et/ou recopiés dans ses journaux par Mme de Marans (bas Vendômois, milieu du XVIIIe siècle). Le corpus se compose d'une cinquantaine de remèdes divers, auxquels s'ajoute un nombre équivalent d'autres remèdes d'un recueil familial conservé avec ses journaux. Le dépouillement de nombreux remèdes du XVIIIe siècle conservés aux archives départementales de la Sarthe et du Loir-et-Cher, ainsi que les témoignages laissés par les écrits privés du temps, permettent une comparaison et une mise en contexte des remèdes de Mme de Marans.

Quel(s) usage(s) en fait-elle ? Quelle est leur origine ? Comment s'approvisionner en ingrédients ? Quelle conception de la médecine, de la thérapeutique induisent ses choix de remèdes ? Quel est son discours sur sa santé ?

En s'appuyant sur des sources issues du for privé, cette intervention permettrait aussi de s'interroger sur l'intérêt de la micro histoire pour l'étude de l'appropriation et la diffusion des savoirs médicaux par des acteurs en marge. Cette femme de la petite noblesse rurale, à la fois patiente et probablement praticien amateur, est-elle représentative du rôle des châtelaines comme médiatrices du savoir à échelle locale ? Dans cette perspective, on pourrait envisager cette communication comme une contribution à la réflexion sur l'histoire des pratiques de santé marginales et ses acteurs non professionnels.

«L'ancien sentiment est trop avantageux à notre sexe pour céder sans combattre» : savoirs médicaux et appropriations féminines (France/Suisse, XVIIIe siècle)

Hanafi Nahema ^{1, 2*}

1 : Université Toulouse Le Mirail (UTM)

Université Toulouse le Mirail - Toulouse II

2 : Université de Lausanne (UNIL)

Lausanne

<http://www.hec.unil.ch/>

* : Auteur correspondant

Les médecins du siècle des Lumières ont tant critiqué les savoirs féminins en matière de santé qu'une image très négative nous est parvenue : fruits de croyances ancestrales, de gestes superstitieux et nocifs, ils s'opposeraient aux savoirs rationnels et savants, essentiellement masculins. Or, la lecture attentive d'écrits du for privé (correspondances, livres de raison, journaux intimes et mémoires, mais aussi recueils de recettes médicinales), révèle à la fois les modalités d'apprentissage, de transmission et d'appropriation des savoirs. Ces sources limitent bien sûr l'investigation aux femmes aisées, maîtrisant l'écriture. Elles ont toutefois pour originalité de rapporter l'expérience de femmes en contact permanent avec le monde médical savant : elles font appel aux chirurgiens et médecins les plus renommés - parfois membres de leurs réseaux de sociabilité - pour se soigner, et ce sont à elles que sont adressés les multiples ouvrages de vulgarisation concernant les soins infantiles, la maternité, ou les soins élémentaires du corps. Les médecins les considèrent, en effet, comme de potentielles auxiliaires de la médicalisation, à même de diffuser les nouvelles pratiques de santé, grâce à leur rôle de dames charitables notamment. Placées au cœur de la médiation et instituées responsables de la conduite de la santé domestique, elles ne sont pas pour autant les marionnettes des autorités médicales. De nombreuses questions mériteraient d'être abordées, on se propose d'évoquer l'une d'elles, celle de l'appropriation des savoirs, à travers deux situations : la composition d'un recueil de recettes médicinales (construction des connaissances) et les utilisations stratégiques de ces savoirs (en tant que pouvoirs d'action et de représentation).

L'étude de la composition et de la construction des compilations de recettes médicinales interroge la dynamique des médiations (origine profane ou savante, féminine ou masculine...) et la circulation des savoirs (culture orale ou écrite, usages de l'imprimé et des papiers publicitaires, détournement des ordonnances médicales...). Les choix opérés par les compilatrices témoignent à la fois des pathologies du quotidien, des maladies spécifiques à la parenté et des préoccupations personnelles de ces femmes ; ils mettent en lumière leur démarche autonome d'acquisition et de sélection des connaissances. Par ailleurs, ces savoirs sont « en mouvement » dans le sens où les remèdes sont expérimentés, puis souvent modifiés pour consigner la bonne posologie et le mode d'administration le plus efficace. Loin d'être le fruit d'une copie fidèle des recettes proposées par les différents ouvrages de médecine, les collections féminines sont le réceptacle de leurs propres expériences et connaissances. Le syncrétisme des savoirs prévaut, repoussant l'image réductrice et péjorative des « remèdes de bonnes femmes » associés aux savoirs féminins. Sources sollicitées : livre de la baronne de Montricher (Pays de Vaud, fin XVIIe, livre de recettes de Mlle de Clérissy (France, 1730), recueil de recettes de Catherine Charrière (Pays de Vaud, moitié XVIIIe-début XIXe)

La question de l'appropriation des savoirs pose aussi celle de leur utilisation. Les connaissances sont autant de pouvoirs mobilisables par les malades et leur entourage pour agir sur le corps, le soigner et le contrôler. Certains savoirs sont également détournés, ou plus précisément, sont utilisés par les femmes pour se ménager des espaces de liberté particuliers. Ainsi certaines théories médicales particulièrement contraignantes et culpabilisantes, telle l'influence de l'imagination des mères sur le fœtus, peuvent-elles en définitive servir de prétexte aux femmes désirant vivre selon leur volonté durant les quelques mois de la grossesse. La correspondance de Suzanne de Jaucourt (noblesse parisienne, XVIIIe) évoque cette thématique : mère de plusieurs enfants, elle contredit, accompagnée des femmes de son entourage, les médecins opposés à cette théorie, afin de préserver ses marges de manoeuvre. Sans forcément croire à l'influence de l'imagination, ces femmes tentent de maintenir ce « préjugé » pour conserver les prérogatives qu'elle leur confère. Ces deux axes démontrent l'importance des écrits personnels pour appréhender la médicalisation et l'évolution des savoirs de santé au regard des profanes et de l'intérêt ? en terme de pouvoirs

sur soi et sur le corps ? qu'elles ont à soutenir telle ou telle théorie. Ils renouvellent également la vision des connaissances profanes, et plus particulièrement féminins : l'histoire « par le bas » invite à se départir des sources médicales donnant une image faussée de leurs connaissances et pratiques. La démarche adoptée est résolument micro-historique ; l'étude de quelques femmes et le croisement de leurs écrits (recueil de recette et correspondance par ex.) permettent de comprendre leur démarche d'acquisition des savoirs ainsi que leurs enjeux.

La mélancolie dans les consultations adressées au Dr Tissot (1728?1797)

Louis-Courvoisier Micheline ^{1*}

1 : Institut d'éthique biomédicale, Genève

* : Auteur correspondant

Mon exposé portera sur l'expression de la mélancolie dans 46 consultations épistolaires envoyées au dr Tissot entre 1760 et 1797.

Les historiens ont déjà montré qu'à une époque où il n'était pas nécessaire d'objectiver le corps et où la culture de l'épistolarité était répandue, les consultations épistolaires constituaient un mode courant de rencontre entre un médecin et son malade. Les mots écrits établissaient un lien entre d'une part les sensations corporelles, la souffrance mentale et l'environnement du malade, et d'autre part les sens et la compréhension de la situation par le médecin. Théodore Tronchin, un collègue de Tissot, écrivait à l'un de ses malades: « en lisant vos mémoires; j'imagine, Monsieur, que je vous entends parler, je crois vous avoir vu et vous avoir touché »[1].

Ces consultations sont d'une richesse incomparable pour qui s'intéresse à l'histoire du corps, de la santé, de la maladie mais aussi à l'histoire du quotidien en général. Toutefois ce fonds d'archive, constitué de plus de 1500 lettres, implique de réelles difficultés méthodologiques dont les plus immédiates sont la profusion et l'éparpillement de l'information (les malades n'écrivent pas selon un schéma préétabli ou en réponse à des questions), de même que la difficulté d'établir des catégories pertinentes pour délimiter les consultations susceptibles d'offrir une réponse appropriées à une question précise de recherche.

Le corpus retenu ici a été établi en fonction d'un diagnostic explicitement posé, et non en fonction des symptômes énoncés. Ma recherche poursuit deux axes, l'un de nature lexicographique et sémantique, et l'autre qui est lié à la perspective d'une histoire des sensations corporelles. Plus concrètement, les questions sont les suivantes :

A quelles expressions les malades ont-ils recours pour dire la souffrance mélancolique (comparaisons et métaphores sont souvent convoquées pour donner forme à cette souffrance) ? Comment interpréter ces expressions ? Que signifie « avoir de l'angoisse à l'estomac », ou de « l'inquiétude aux jambes », ou encore avoir « froid dans le sang » ? A partir de ces expressions, établir les liens que font les patients entre leurs sensations, leur souffrance mentale et une localisation organique.

Ces deux questions soulèvent deux difficultés spécifiques. D'une part, l'interprétation des mots employés est complexe, s'agissant de termes encore usuels aujourd'hui mais renvoyant à une compréhension humorale du corps et de la souffrance qui ne nous est plus familière. D'autre part, ces consultations traitant de sujets existentiels (et la mélancolie constitue encore aujourd'hui un terme très commun et un diagnostic médical) nous obligent à mettre à distance leur contenu de manière à ne pas tomber dans « la fausse familiarité »[2] ou dans un automatisme interprétatif se référant à des catégories mentales et intellectuelles anachroniques.

[1] Cité par Jean Olivier, «Les registres de consultations du Dr Tronchin»,Revue médicale de la Suisse romande,vol. 69, 1949, p. 663.

[2] Patrick Boucheron,L'entretemps ; conversation sur l'histoire, Paris, Verdier, 20 12, p. 46.

La Société Royale de Botanique de Belgique (1862-1875) : leader ou outsider scientifique ?

Diagre-Vanderpelen Denis ^{1*}

1 : Jardin botanique national de Belgique

* : Auteur correspondant

A la croisée de l'intérêt historiographique porté aux sociétés scientifiques, à la vulgarisation des sciences et à la science venue « d'en bas », cette contribution se propose d'effectuer une radioscopie de l'activité scientifique de la Société Royale de Botanique de Belgique, au cours de ses 14 premières années d'existence[1]. L'actuel balisage chronologique se justifie, d'abord, par la publication du premier numéro de son Bulletin (à partir de 1862) et, ensuite, par le changement de statut du plus actif des membres de son conseil d'administration, qui, de botaniste amateur et autodidacte, accède, en 1876, au statut de scientifique d'Etat (directeur du Jardin botanique de l'Etat belge), de scientifique officiel, donc.

Les statuts originels de la Société portent qu'elle se fixait pour objectif de publier les travaux de botanistes amateurs et commençants auxquels les recueils de la prestigieuse Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique fermaient leurs pages. A ce titre, et malgré une subvention accordée par les pouvoirs publics, la Société peut ainsi être considérée comme étrangère à la scène scientifique d'Etat, comme une productrice de science « d'en bas ».

La contribution présentera la composition sociologique de la Société Royale de Botanique de Belgique, verra si une corrélation entre cette composition et les sujets abordés dans ses publications peut être établie, soulignera, dans un contexte belge peut-être un peu particulier, l'utilité que la Société revêtit pour la science officielle (apports au Jardin botanique de l'Etat, entre autre), évoquera les bras-de-fer éventuels que se livreront, en son sein, certains représentants de la science officielle et les amateurs, dans un contexte de spéciation disciplinaire (érosion de la suprématie de la taxonomie, entre autres choses) et de professionnalisation croissante... On observera, en outre, à travers les Bulletins et des correspondances de botanistes, comment la Société évoluera vers une forme plus élitare, d'un point de vue scientifique. Finalement, peut-être sera-t-on amené à conclure que l'espoir d'y palper le pouls d'une science « d'en bas » est, en partie, illusoire. Fut-elle, cette société de botanique, tout bien pesé, autre chose qu'un lieu de sociabilité bourgeoise, où se rencontrait la classe dominante éprise de science et de vulgarisation scientifique ? La science « d'en bas » ne serait-elle, donc, que la science des hommes dont le métier n'est pas la science, mais le hobby ? Peut-on espérer trouver, en Belgique, une pratique botanique issue des couches sociales non dominantes, et, si cette pratique exista, a-t-elle laissé des sources ? A travers la quête d'une science « d'en bas », l'historien ne se trouvera-t-il pas, une fois encore, exposé au danger de ne décrire et de n'interpréter que le passé de ceux qui laissent une trace... et, éventuellement, ne s'exposera-t-il pas, dans sa démarche, à une forme ? saine, il est vrai ? de « vertige méthodologique » ?

[1] S'agissant d'une recherche originale, cette fourchette chronologique demeure susceptible d'être modifiée (élargie).

La protection des animaux en France entre science, vulgarisation et morale (1845-1914)

Pierre Eric ^{1*}

1 : Centre de Recherches Historiques de l'Ouest (CERHIO)
Université d'Angers CNRS : UMR6258
place du recteur Henri Le Moal BP 24307 35043 RENNES CEDEX
<http://www.sites.univ-rennes2.fr/cerhio>

* : Auteur correspondant

La protection des animaux se structure en France dans les années 1840-1850 avec la fondation de la SPA en 1845 et le vote de la loi Grammont en 1850. Elle repose alors sur le double objectif de lutte contre la violence des milieux populaires et d'amélioration du rendement des animaux domestiques. La protection animale se veut pédagogie de la douceur, et facteur de progrès économique partant du principe qu'un animal bien traité sera un animal plus rentable que celui victime de mauvais traitements. L'action protectrice est une action de réforme sociale visant d'abord à se rendre utile aux hommes. Dans cette logique elle se méfie de la sensibilité sans toutefois la négliger.

Cette Société, composée d'un grand nombre de médecins, se retrouve confrontée à la science sur trois registres : tenter de fonder une protection reposant sur le savoir scientifique gagner une légitimité en incorporant dans ses instances des scientifiques de renom, prendre position dans les débats scientifiques qui impliquent des animaux,

Sur le premier registre, les protecteurs souhaitent, en donnant des fondements scientifiques à leur action, la sortir du registre de la sensibilité ou de la sympathie éprouvée à l'égard de telle ou telle espèce animale. Idéalement, mais leur projet échoue bien évidemment, ils envisagent de mettre en oeuvre des outils de mesure de la douleur. Leur action échapperait ainsi à tout arbitraire en reposant sur des données objectives. Ils mettent aussi en place de nombreuses commissions proposant des travaux sur la force motrice, l'alimentation du bétail, la lutte contre les épizooties, etc., tentant ensuite de vulgariser les recommandations de ces commissions. Leur savoir se veut scientifique, technique et pratique. Elaboré par des spécialistes, il faut ensuite le diffuser vers des populations moins éduquées.

Sur le deuxième registre, la Spa offre des places d'honneur à des scientifiques de renom : zoologues, vétérinaires, ornithologues, etc. Les plus grands professeurs de l'école d'Alfort siègent au Conseil d'administration et président des commissions de travail. La famille Geoffroy Saint-Hilaire domine même à certains moments la Société. Isidore utilise celle-ci pour diffuser et donner du poids à ses idées en faveur de l'acclimatation puis de l'hippophagie. La présence de ces scientifiques assure une certaine légitimité à la SPA.

Sur le troisième registre les sociétaires sont confrontés aux débats et pratiques du monde scientifique et, en particulier, à la question de la physiologie expérimentale. Après beaucoup de divisions, ils font le choix douloureux de soutenir la vivisection et Claude Bernard. Leur choix repose sur une adhésion aux valeurs du progrès scientifique, puisque les bénéfices pour l'homme semblent supérieurs aux souffrances des animaux de laboratoires, ainsi qu'à la défense des scientifiques critiqués au nom de la morale.

Tous ces choix patiemment construits avec la finalité de faire accepter la protection animale sont remis en cause à partir des années 1880 quand les premières générations de protecteurs quittent la société et que se construit un second modèle de protection plus radical, faisant plus appel à la sensibilité, et méfiant à l'égard du pouvoir scientifique. Une protection qui ne se revendique plus de l'intérêt public, qui ne recherche plus l'adoubement des scientifiques, mais une protection qui agit au nom de la morale et pour limiter la souffrance des animaux.

La Société d'horticulture de Saint Germain-en-Laye sous le Second empire

Vivier Nadine ^{1*}

1 : Centre de Recherches Historiques de l'Ouest (CERHIO)
Université du Maine CNRS : UMR6258
place du recteur Henri Le Moal BP 24307 35043 RENNES CEDEX
<http://www.sites.univ-rennes2.fr/cerhio>
* : Auteur correspondant

A partir du Bulletin de la Société d'horticulture de Saint Germain-en-Laye, il semble possible de conduire une réflexion sur le rôle d'une société qui est en réseau avec de nombreuses autres sociétés d'horticulture, et d'aborder une histoire des « sujets » et des publics comme acteurs de la science et non comme simples « récepteurs » d'un savoir vulgarisé venu d'en haut. Je propose de confronter les listes de membres titulaires de la société et les listes de primés, d'une part, pour voir quels sont les acteurs ; leurs actions peuvent aussi être abordées par le compte-rendu des visites effectuées dans les jardins des membres qui décrivent l'agencement des parterres, et parfois les méthodes. D'autre part, l'analyse du contenu des séances doit montrer dans quelle mesure les membres jouent un rôle de relais avec la culture savante. La période couverte sera déterminée en fonction de la richesse des archives. Il est certain que les années 1851-1880 sont une période de grande activité et se prêtent très bien à une telle étude.

La méthodologie décrite n'est certes pas novatrice ; c'est le questionnement qui l'est. Une telle société relève-t-elle de la sociabilité d'une élite ou bien a-t-elle diffusé et contribué à la construction d'un savoir et d'une pratique horticole ? il semble bien que ce soit le cas sur une courte période dont la durée est à déterminer et expliquer.

Anne Berman (1889?1979), une «simple secrétaire» du mouvement psychanalytique français

Amouroux Rémy ^{1*}

1 : EA 4686 «Éthique, professionnalisme et santé», Université de Bretagne occidentale
Université de Bretagne Occidentale [UBO]

* : Auteur correspondant

Les historiens de la psychanalyse française ne se sont pas réellement intéressés à la personne d'Anne Berman. Certes, elle fut la secrétaire personnelle de la célèbre et controversée Marie Bonaparte[1] pendant près de cinquante ans, mais elle n'a pas exercé comme psychanalyste. Ainsi, on lui reconnaît généralement son engagement pour le mouvement psychanalytique français sans donner plus de détails. Il existe d'ailleurs très peu de documents biographiques disponibles à son sujet (JP. Bourgeron, 2002). Après des études de pharmacie, elle a travaillé comme pharmacienne à l'hôpital Sainte-Anne dans le laboratoire d'Édouard Toulouse. Puis, en 1930, A. Berman entreprend une analyse avec Marie Bonaparte, et devient sa secrétaire personnelle.

Psychanalysée, mais non psychanalyste, elle est la première adhérente de la Société Psychanalytique de Paris en 1927. En 1934, elle obtient la charge de secrétariat de l'Institut de Psychanalyse, et, en 1948, celle de la Revue Française de Psychanalyse. En parallèle de ses différentes attributions institutionnelles, elle traduit de nombreux textes de psychanalystes : Felix Deutsch, Otto Fénichel, Anna Freud, Sigmund Freud, Ernest Jones ou encore Donald Winnicott. A ce titre, elle fait figure de traductrice officielle française car c'est elle qui, jusqu'au début des années 1960, signe, ou co-signe, la majorité des traductions françaises. Son rôle de traductrice, comme celui de secrétaire de Marie Bonaparte, de l'Institut de Psychanalyse et de la Revue Française de Psychanalyse, l'ont amenée à jouer un rôle stratégique méconnu au sein du mouvement Français. L'objectif de cette présentation est de proposer une histoire du mouvement psychanalytique français « par le bas » à partir du point de vue privilégié d'une « profane éclairée ». Cette approche doit permettre de se décentrer des acteurs attendus de cette histoire et fournir une perspective originale.

Ce travail s'appuie sur l'étude de la correspondance d'Anne Berman, disponible notamment dans les fonds d'archives de Marie Bonaparte à la Bibliothèque Nationale de France et aux Archives Nationales.

[1] Amouroux R., Marie Bonaparte entre biologie et freudisme, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.

Expertise médico-pédagogique et délinquance juvénile en Belgique au XXe siècle

Niget David ^{1, 2*}

- 1 : Centre de Recherches Historiques de l'Ouest (CERHIO)
Université d'Angers CNRS : UMR6258
place du recteur Henri Le Moal BP 24307 35043 RENNES CEDEX
<http://www.sites.univ-rennes2.fr/cerhio>
- 2 : Université Catholique de Louvain
- * : Auteur correspondant

Cette communication propose de considérer l'influence de l'expertise médico-pédagogique sur la justice des mineurs, en Belgique, au XXe siècle. Il s'agit d'examiner plus particulièrement la construction d'un tel discours dans les pratiques quotidiennes des «experts» scientifiques dans les centres d'observation pour garçons (Mol) et pour filles (Saint-Servais), entre 1913 et 1965. Préconisée par la loi belge de protection de l'enfance de 1912, cette technique reprend le modèle expérimental des sciences naturelles se fondant sur l'observation dans un environnement «sans contraintes», mais aussi sur l'expertise en laboratoire (mesures biométriques, tests moteurs et psychologiques, etc.). Cette pratique nouvelle reflète non seulement un changement important dans la problématisation de la délinquance juvénile, mais elle a également créé un nouvel espace institutionnel pour les professionnels au sein même de la justice des mineurs. Ces procédures d'expertise ont également suscité, de la part des jeunes sous observation, différentes formes d'appropriation, de résistances, voire de subversion des savoirs experts. S'appuyant sur les dossiers individuels des jeunes délinquant-e-s placé-e-s en observation, archives d'une grande richesse documentaire, cette communication s'interrogera sur la possibilité, à travers ce type d'archive, de capter la parole des acteurs, et en particulier celle des jeunes. On sera attentif aux procédés de «mise en écriture des individus» et à la possibilité, malgré la dimension très normative des documents, de toucher à la subjectivité des jeunes observés.

Cette communication examinera la façon dont les comportements «à risque» ont été traduits en carences médicales et psychologiques. On s'interrogera sur la façon dont les professionnels, et notamment les éducateurs, se sont appropriés des savoirs experts auxquels ils n'avaient pas toujours été formés. Il s'agira enfin de considérer comment les jeunes, sujets de l'observation, ont pu en devenir acteurs, et en particulier comment les procédures d'assignation de l'expertise psychologique ont pu constituer le socle de leur résistance à l'égard de l'autorité qui entendait les gouverner.

Une société savante en marge de la psychologie officielle : l'institut général psychologique (1900?1933)

Plas Régine ^{1*}

1 : Université Paris-Descartes
Université Paris V - Paris Descartes

* : Auteur correspondant

Lors du IV^e Congrès International de psychologie, qui se tint à Paris en 1900, la création d'un Institut psychologique international fut annoncée, triomphalement par quelques uns, du bout des lèvres par d'autres. Cet institut était principalement destiné à promouvoir les « recherches psychiques », c'est-à-dire les recherches relatives aux supposés phénomènes supranormaux comme la télépathie ou le médiumnisme. L'imposant comité de patronage de cet institut était composé non seulement de psychologues, de médecins et de philosophes, mais aussi de physiciens, de physiologistes, d'écrivains et de beaucoup de « gens du monde ».

Très vite, dès 1901, les psychologues français qui s'étaient trouvés, volens nolens, embarqués dans cette entreprise, créèrent au sein de l'Institut une société de psychologie, qui devint complètement autonome à partir de 1907. Pour sa part l'Institut, qui prit en 1902 le nom d'Institut général psychologique et fut reconnu Établissement d'utilité publique en 1909, publia plus ou moins régulièrement un bulletin, jusqu'en 1933. Loin de se consacrer exclusivement aux recherches psychiques, il s'organisa en groupes dont le plus actif fut de loin celui de psychologie zoologique. Le groupe d'études des Phénomènes psychiques n'occupa finalement qu'une place assez modeste en son sein.

L'intérêt suscité, la fin du XIX^e siècle, par les phénomènes occultes permet de rendre compte assez aisément des motifs de la création de cet institut. Toutefois, il est plus difficile de comprendre pourquoi il a perduré pendant 3 décennies, en marge de la psychologie officielle qui s'était considérablement développée à la même époque et alors qu'il avait sensiblement dévié de son orientation initiale.

Qui étaient les psychologues amateurs et les amateurs de psychologie appartenant à cet institut, quelles relations entretenaient-ils avec la psychologie académique, quelle était leur conception de la psychologie et quelle image en donnaient-ils ? C'est ce que l'analyse du Bulletin de l'Institut général psychologiques et des éventuelles recensions auxquelles il a donné lieu dans d'autres revues devrait permettre de préciser.

L'épilepsie dans la bande dessinée. L'ascension du haut mal, David B

Bergounioux Marie ^{1*}, Leconte Gauvin ²

1 : enseignement secondaire

^{xx}

2 : Institut d'Histoire et de Philosophie des Sciences et des Techniques (IHPST)

Université Paris I - Panthéon-Sorbonne CNRS : UMR8590 Ecole Normale Supérieure de Paris - ENS Paris

13 Rue du four 75006 PARIS

<http://www-ihpst.univ-paris1.fr/>

* : Auteur correspondant

Appréhender l'histoire des sciences, et a fortiori de la médecine, « par en bas », c'est donner la parole non plus aux médecins ou à la théorie médicale, mais aux malades et à leur famille. Tel sera l'objet de cet article qui, fondée sur la bande dessinée de David B., *L'Ascension du Haut Mal* [1], tentera de mettre au jour les intrications physiques, psychologiques et sociales de l'épilepsie qui touche le fils aîné de la famille Beauchard. Comment vit-on et guérit-on dans une société déterminée ? Comment une famille peut-elle comprendre la maladie et la faire comprendre à autrui dans la France des années 60 ?

Pour comprendre la manière dont le corps médical perçoit le corps épileptique et son rapport au monde à la même époque, nous nous appuyons sur un article tiré de la Semaine neuro-physiologique de la Salpêtrière : « Le problème social de l'épilepsie » [2], afin de mesurer la distance entre le discours médical et la réalité brutalement concrète de la maladie. En effet, la BD, en tant qu'« art séquentiel » a ceci de propre de pouvoir raconter un récit sans mots, par la simple production et manipulation d'images dont les usages symboliques permettent d'évoquer le contenu psychique des personnages. Cette spécificité du média bande-dessinée permet à David B., témoin extérieur de la maladie de son frère aîné, d'explorer non seulement la dimension spectaculaire et socialement normale de l'épilepsie mais aussi, en représentant les maladies sous la forme de monstres par exemple, de raconter l'intimité familiale et psychique de cette maladie qui se joue autant dans le corps du malade que dans son entourage et le regard des autres. Car, comme le fait remarquer David B., ne touche pas seulement l'individu : « nous sommes malades de sa maladie » (volume 4, p. 28).

La mise en bande dessinée pose ainsi la question des conditions sociales qui ont déterminé la réception de la maladie, car il détermine la façon dont la maladie est accueillie par la famille et la façon dont elle est traitée par David B., en bande dessinée. La comparaison entre la conception médicale du problème social de l'épilepsie et sa représentation dans l'œuvre de David B. permettrait donc d'aborder des problèmes souvent cachés au regard traditionnel de l'histoire de la médecine. Des enfants effrayés aux badauds choqués en passant par la police qui soupçonne la prise de drogue ou le médecin qui diagnostique la « méchanceté », cette analyse montrerait la persistance, dans son vécu, de l'épilepsie dans sa forme la plus archaïque : le « haut mal », signe de mauvais augure sans thérapie, tour à tour contagieux, honteux, héréditaire peut-être, en tout cas mortifère.

[1] David B., *L'Ascension du Haut Mal*, six volumes, L'Association, collection Eperluette, 1996-2003.

[2] B. Ch. Ledebœr, « Le problème social de l'épilepsie » [2], in *Bases physiologiques et aspects cliniques de l'épilepsie*, volume appartenant aux *Actualités neuro-physiologiques de la Semaine neuro-physiologique de la Salpêtrière*, publiées sous la direction du Pr Th. Alajouanine, Masson & Cie, 1958.

Lettres, renseignements et «notice» sur l'Afrique Centrale et le pays des Ijebus. La place du témoignage dans la production scientifique au cours de la première moitié du XIXe siècle

Ramos De Santana Aderivaldo ^{1*}

1 : Université Paris 4, Paris-Sorbonne (UP4)

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique Université Paris IV - Paris Sorbonne

1 rue Victor Cousin - 75005 Paris

<http://www.paris-sorbonne.fr/>

* : Auteur correspondant

Un homme d'Etat brésilien qui, au XIXème siècle, déduit le cours du Niger à partir des interrogatoires qu'il recueille auprès d'esclaves à Salvador de Bahia ; un entomologiste qui, suivant la même méthode, cherche à faire une synthèse de tout ce qui est connu sur l'Afrique Centrale en 1850 et à savoir s'il existe bien des hommes à queue dans les montagnes du Bornou, nous montre sur le vif ses pauvres informateurs eux aussi esclaves à Salvador de Bahia ; un savant bien en cour sous Louis-Philippe qui a recours à un noir d'origine Ijebu que les circonstances font séjourner à Paris pour en déduire ses « Notices du pays et le peuple Yèbous », ce sont là trois exemples d'une histoire élaborée à partir de gens « d'en bas ». C'est aussi l'une des entrées de notre travail de recherches en histoire sociale. Méthodologiquement nous cherchons à comprendre comment les différentes manières d'utiliser les témoignages oraux ainsi que les dialogues croissants, au XIXème siècle, entre l'anthropologie et la géographie ont exercé une influence sur l'histoire.

Le maïs criollo du Mexique affaire d'agronomes ou de paysans ?

Fenzi Marianna ^{1*}

1 : Centre Alexandre Koyré - Centre de Recherche en Histoire des Sciences et des Techniques (CAK-CRHST)
CNRS : UMR8560 Cité des Sciences et de l'Industrie École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) École des Hautes Études en Sciences Sociales [EHESS]
Muséum National d'Histoire Naturelle Pavillon Chevreul 57, rue Cuvier 75231 Paris cedex 05
<http://www.koyre.cnrs.fr>

* : Auteur correspondant

Depuis l'entrée en vigueur du Traité international sur les ressources phyto-génétiques pour l'alimentation et l'agriculture (TIRPAA), voulu par la FAO en 2001, les deux principales initiatives gouvernementales mexicaine de conservation [1] de la biodiversité agricole affichent, dans leur programme, de consacrer des efforts pour intégrer les pratiques agricoles traditionnelles. Ils visent à diriger des « travaux communautaires » dans lesquels la protection et l'usage « traditionnel » des variétés locales de maïs sont conduits à travers une institutionnalisation de savoirs paysans. Par exemple, le CIMMYT et l'INIFAP [2] ont consacré plus d'effort vers une sélection variétale « participative ». Ce nouveau processus d'amélioration variétale est vu par les institutions comme une manière de faciliter l'adoption des nouvelles variétés et l'acceptation du « travail » même des institutions auprès des agriculteurs.

Comment la sortie d'un dispositif dirigé uniquement par des agronomes impliqués dans la gestion de la biodiversité cultivée a-t-elle conduit à un processus d'institutionnalisation d'une conservation et d'une gestion de la biodiversité cultivée ? Comment pouvons-nous rendre compte de la trajectoire épistémique et politique de cette réalité ? Comment s'opère la pénétration/absorption de la pratique paysanne dans un discours savant ? Quelles sont les difficultés qui empêchent de construire un savoir scientifique permettant d'allier les deux approches ?

Pour analyser la formation de ces expériences « participatives », j'étudierai les éléments saillants qui sont ressortis au cours de la réflexion conduite sur les pratiques agricoles traditionnelles pendant la période de 1950-1990 par les agronomes mexicains. En particulier, j'analyserai les projets de recherche menés par l'agronome et ethnobotaniste Hernandez Xolocotzi. Les recherches de Xolocotzi, appelées « de huarache » [3], ont joué un rôle majeur dans la construction de l'idée que les autochtones mexicains furent les créateurs de variétés de maïs. Retracer la trajectoire de cette école est indispensable pour suivre l'évolution du « regard » agronomique vers les pratiques agricoles préexistantes et pour mieux comprendre les tentatives de les intégrer dans les programmes et dans les discours savant d'aujourd'hui. Depuis les expériences des agronomes avec les huaraches à aujourd'hui, la place accordée à la science agricole par en bas occupe chaque fois une position stratégique/instrumentale différente que je vais décortiquer.

[1] Celles de la Commission Nationale pour les Aires Naturelles Protégées (CONANP) et du Sistema Nacional de Recursos Fitogenéticos para la Alimentación y la Agricultura (SINAREFI).

[2] International Maize and Wheat Improvement Center et Institute for Research in Forestry and Agriculture

[3] Sandales utilisés par les paysans

Genstilshommes et médecins de province : nature et statuts de leurs contributions à L'Histoire naturelle de Buffon

Levacher Maëlle ^{1*}

1 : L'AMO - Université de Nantes

Université de Nantes : EA4276

* : Auteur correspondant

L'Histoire naturelle est l'oeuvre collective de Buffon, de ses collaborateurs, de voyageurs et de correspondants à titres divers, et l'on ne saurait établir la liste exhaustive de leurs statuts. Elle est aussi l'oeuvre de ses propres lecteurs, dont elle recueille la correspondance, et qu'elle rassemble au sein d'une sorte de compagnie de gens de «lettres à Buffon», animés par leur passion pour un animal familier soumis à leur observation. On les voit par exemple accorder à des animaux sauvages une place au sein de leur foyer, de sorte que la sphère privée devient un lieu d'observation du comportement animal. Quelles sont les motivations de ces correspondants ? Quel statut donner à ces témoignages d'amateurs ou de personnes sans statut mais publiés dans une oeuvre qui relève de l'institution scientifique ? Faut-il considérer que l'Histoire naturelle confère à ces témoignages une certaine légitimité, ou faut-il considérer qu'ils confèrent à l'Histoire naturelle un caractère mondain ? Nous nous intéresserons notamment à la façon dont Buffon insère ces témoignages au sein de ses volumes, par la citation, la paraphrase, en notes infrapaginales etc., afin de voir si ces éléments d'analyse rédactionnels nous informent sur le statut accordé par Buffon à ces sources. Il s'agira de mieux comprendre le rapport qu'entretient le naturaliste avec ses sources les plus modestes, qui ont souvent été négligées par les critiques qui étaient d'abord soucieux d'analyser les rapports de Buffon avec ses illustres contemporains.

Cette réflexion a été initiée dans notre thèse, et ses premiers résultats ont été publiés dans Buffon et ses lecteurs, Paris, Classiques Garnier, 2011. Nous nous proposons de prolonger notre exploration des volumes du Supplément à l'Histoire naturelle, dont nous n'avons fait jusqu'ici qu'une lecture parcellaire, afin de compléter notre étude ou d'en renouveler la problématique. Ainsi, nous nous intéressons actuellement au témoignage d'un médecin de province concernant une improbable chenille...

Une revalorisation du rôle des acteurs modestes de l'agronomie à travers deux exemples de la France méridionale : le genêt et le ver à soie (XVIIIe?XIXe siècles)

Olivier Sylvain ^{1,2,3}, Fabre Eric ⁴

1 : Université de Perpignan

Université de Perpignan

2 : Centre de Recherche Historique sur les Sociétés Méditerranéennes (CRHiSM)

Université de Perpignan : EA2984

http://www.univ-perp.fr/fr/recherche/centres_de_recherche/domaines_des_sciences_humaines_et_sociales/crhim/presentation.html

3 : Centre de Recherche d'Histoire Quantitative (CRHQ)

CNRS : UMR6583 Université de Caen Basse-Normandie

Esplanade de la Paix 14032 CAEN CEDEX

<http://www.crhq.cnrs.fr/>

4 : Temps, espaces, langages europe méridionale méditerranée (TELEMME)

Université de Provence - Aix-Marseille ICNRS : UMR7303

MMSH 5 Rue du château de l'Horloge - BP 647 13094 AIX EN PROVENCE CEDEX 2

<http://www.mmsh.univ-aix.fr/telemme>

* : Auteur correspondant

De nos jours, la science agronomique émane des chercheurs et est relayée vers les producteurs par des conseillers agricoles sous la forme d'un savoir technique spécialisé.

Ce triomphe des élites, entraînant la circulation de l'information scientifique de haut en bas, semble généralisé depuis le siècle des Lumières, époque à laquelle cette dissymétrie du savoir a été accentuée par la création des académies et sociétés savantes.

Pourtant certaines situations historiques indiquent aussi une diffusion du progrès de bas en haut, les savants ayant bien plus joué le rôle de diffuseurs de l'information acquise par des praticiens de l'agriculture que de découvreurs, leur parole bénéficiant de la caisse de résonance que leur donne leur position haute dans la hiérarchie des savoirs.

Nous proposons d'aborder de manière croisée deux de ces cas dans lesquels le rôle des hommes du terrain n'a pas été perçu pour ce qu'il a été.

Le premier est celui de la diffusion de la culture du genêt comme plante textile dans le Midi de la France. À en croire la littérature agronomique, l'utilisation de la fibre de genêt serait connue en Lodévois et en Italie depuis très longtemps mais dans des zones très localisées, avant que sa notoriété ne se diffuse à la fin du XVIIIe puis au XIXe siècle. L'innovation n'est pas ici dans la technique artisanale mais dans sa diffusion spatiale, qui semble à première vue devoir beaucoup à la littérature savante, en particulier au célèbre Auguste Broussonnet. Si ce dernier n'a rien inventé mais simplement diffusé un savoir-faire, il s'avère même en réalité que les paysans ne l'ont pas attendu pour que cette pratique se répande.

La seconde situation analysée est celle de la lutte contre une ensemble de maladies dégénératives des vers à soie qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, réduisent à presque rien la production méridionale, dans un contexte de forte tension économique, la vigne étant elle-même victime de maladies. La tradition accorde un rôle primordial à Pasteur dans cette remédiation alors que l'appui de quelques producteurs éclairés a été fondamental dans la résolution de la question.

Or, la confrontation de la réalité livrée par les textes des élites avec de nombreux indices glanés dans les archives issues d'en bas, du monde paysan, révèle que si elle ne peut être niée, l'impulsion donnée par les savants doit être relativisée. Partir des sources « par en bas » et adopter une méthode critique afin de les confronter aux textes « savants » révèle que la diffusion des assolements incluant le genêt et de l'artisanat de cette plante, tout comme la diffusion des remèdes contre la transmission des maladies du ver à soie et les techniques de sélection d'animaux sains n'interviennent qu'après des initiatives locales des acteurs quotidiens de ces pratiques.

Dans les deux cas les acteurs locaux de l'agriculture et de la sériciculture ont eu leurs propres initiatives. Ce sont les meilleures pratiques locales qui sont diffusées par la voix du savant, et non l'invention du savant qui est appliquée localement : le savant parle de haut, depuis sa position de savant, et il parle haut par les réseaux dont il dispose et l'écoute dont il bénéficie, en oubliant trop souvent de dire ce qui émane du bas.

Calculer à Greenwich au 19^e siècle : résistances, opportunités et le «registre caché» du personnel des observatoires

Aubin David ¹

1 : Institut de Mathématiques de Jussieu (IMJ)

CNRS : UMR7586 Université Pierre et Marie Curie [UPMC] - Paris VI Université Paris VII - Paris Diderot

2, place Jussieu 75251 Paris Cedex 05

<http://www.institut.math.jussieu.fr/>

Dans le grand portrait qu'il brosse de l'Angleterre industrielle en 1866, le Républicain en exil Alphonse Esquiros souligne la situation précaire des calculateurs de Greenwich, prolétaires de la science qui sont à la merci totale de l'astronome royal George Biddell Airy : « Il est curieux de voir [...] ces compteurs gravement occupés à aligner du matin jusqu'au soir de lourdes colonnes de chiffres. La plupart d'entre eux sont tout à fait étrangers à l'astronomie ; ils calculent aveuglément sans savoir au juste ce qu'ils prouvent, «ce sont les meilleurs,» ajoutait en souriant M. Airy. »

L'histoire du personnel des observatoires peut être écrite de manière relativement détaillée du fait de la grande richesse des archives que conservent habituellement ces institutions scientifiques. Pourtant, elle n'a guère fait l'objet d'études systématiques jusqu'à ce jour. Cela est peut-être dû à l'insuffisance des modèles traditionnels de l'historiographie qui prennent en considération ces travailleurs de l'ombre. Ces modèles oscillent souvent entre deux pôles : la revalorisation plus ou moins héroïque des « techniciens invisibles » (selon l'expression de Steven Shapin) et l'étude de l'invention d'une organisation managériale (volontiers associée aux travaux de Michel Foucault) qui parviendrait à exploiter à moindre frais une force de travail de plus en plus disciplinée, prolétarisée, voire opprimée. Mais aucun de ces modèles n'est entièrement satisfaisant.

L'étude des volumineuses archives de l'observatoire de Greenwich permet de confronter ces modèles à l'expérience d'un groupe de jeunes hommes employés à la réduction des observations des planètes et de la lune entre le milieu des années 1830 et 1848. Si cette histoire est relativement bien connue comme marquant une étape importante dans les processus de division du travail intellectuel et du développement d'une pensée algorithmique en astronomie computationnelle, le point de vue des calculateurs n'est guère mis de l'avant. Des papiers aujourd'hui conservés à la bibliothèque de l'université de Cambridge émerge une histoire scandée par petits gestes de résistance à l'autorité de l'astronome royal et par de multiples opportunités qui récompensent plus ou moins bien la discipline que les calculateurs parviennent à s'imposer à eux-mêmes. On s'appuiera, entre autres, sur les travaux de Antonio Gramsci, Jacques Rancière, E. P. Thompson et James C. Scott (auteur de *Domination and the Art of Resistance : The Hidden Transcripts*) pour tenter de déterminer dans quelle mesure la participation des calculateurs à la science officielle montre leur adhésion à la culture hégémonique et souligne les possibilités d'émancipation qui en résulte, ou bien si, au contraire, ils ne consigneraient pas secrètement leurs doléances dans un « registre caché » qu'il serait peut-être possible de reconstituer partiellement.

Une astronomie théorique «par en bas» ? Les auteurs de théories cosmogoniques français entre 1860 et 1920

Fages Volny ¹

1 : Ecole Normale Supérieure de Cachan (ENS Cachan)

École normale supérieure de Cachan - ENS Cachan

ENS Cachan 61 Avenue du Président Wilson 94230 Cachan

<http://www.ens-cachan.fr/>

Durant le second XIXe siècle, la question de l'origine des astres, la cosmogonie, est l'objet d'un nombre important de publications scientifiques, sous des formes et dans des lieux variés. Alors qu'elle est largement évacuée des pratiques des astronomes professionnels au sein des observatoires, elle est abordée par des auteurs traitant de ces sujets comme un loisir sérieux, en reprenant ici la notion forgée par Robert Stebbins. Ingénieurs des tabacs, des mines, des ponts, officiers militaires, notables de province, développent des théories, et parfois des expériences, cherchant à expliquer la formation du système solaire, des planètes, ou des étoiles. Les pratiques cosmogoniques de ces auteurs se situant en marge de l'élite savante universitaire qui se constitue en France à partir des années 1860, permettent d'esquisser une histoire de l'astronomie « par en bas » renouvelant les études consacrées à l'astronomie amateur du XIXe. En effet, en prenant au sérieux ces pratiques, les logiques qui guident les acteurs, et la présence de leurs travaux dans l'espace public, on peut mettre en lumière l'existence de pratiques marginales dans un domaine souvent présenté comme élitiste par nature. Par opposition à l'observation télescopique ou à la construction d'instruments, supposées plus accessibles aux amateurs, la technicité des savoirs mathématiques considérée, par les tenants de l'autorité épistémique de l'époque et par certains historiens des sciences, comme indispensables à un traitement sérieux de ces questions, discrédite souvent d'emblée ces auteurs et leurs travaux.

Cette intervention se propose de présenter quelques résultats d'un travail de plus grande ampleur sur ces personnages. Après une esquisse du paysage des auteurs de théories cosmogoniques en France entre les années 1860 et 1920, et la présentation d'un ou deux cas centrés sur des parcours biographiques spécifiques, elle pourra évoquer la puissance heuristique de l'utilisation de la notion de *boundary-work* de Thomas Gieryn pour décrire cet objet. En effet, cet outil analytique permet de mettre l'accent, à travers l'exemple des cosmogonistes, sur un processus de démarcation, particulièrement vif durant la période étudiée, dans lequel une élite savante, par la construction sociale et cognitive de sa crédibilité scientifique, fabrique réciproquement une marge en qualifiant les acteurs s'écartant de certaines normes de « profanes », « amateurs », « marginaux », ou « dilettantes ». Concernant le contenu et la forme des productions savantes, cette distinction intègre également une dimension socio-institutionnelle, s'identifiant en partie au processus de professionnalisation des pratiques de sciences en France dans les observatoires, les universités, et les laboratoires. Le cas des cosmogonistes permet ainsi d'étudier la constitution, à la fin du XIXe siècle, d'un « haut » et d'un « bas » dans le statut socio-épistémique, d'un centre et d'une marge dans la crédibilité scientifique des auteurs de théories astronomiques.

Alexander Gordon: A Practitioner Marginalized within his Community and the Medical Profession

Kreuzman Henry ^{1*}

1 : Wooster College, Ohio

* : Auteur correspondant

An epidemic of childbed fever (i.e., puerperal fever) arose in Aberdeen, Scotland between 1789-1792. Alexander Gordon (1752-1799), a physician for the Aberdeen Public Dispensary, treated many of the women who became ill and kept records of each case in which he was consulted. He realized that midwives and physicians were the connecting link between cases, and thus he concluded that it was an infectious disease carried by midwives and physicians from patient to patient. This paper first examines the nature of Gordon's arguments, and then it explores why his views about the infectious nature of puerperal fever were not accepted by the midwives and physicians in Aberdeen or by the larger medical community.

Gordon provided a series of distinct arguments for the infectious nature of puerperal fever, and that these arguments go well beyond the mere recognition that physicians and midwives can serve as possible agents of transmission. Gordon published his conclusions in "A Treatise on the Epidemic Puerperal Fever of Aberdeen" (1795), but the nature and range of his arguments in the "Treatise" become clearer in light of his views on the method of acquiring scientific and medical knowledge that he presents in his manuscripts «A System of Midwifery» and «The Practice of Physick.» He provided a series of three arguments that challenged established view of the etiology of puerperal fever. The first arguments that he presented undercut the miasma theory and supported his account base upon geographic distribution of cases within Aberdeen and surrounding countryside. Secondly, he argued that puerperal fever is infectious based upon the time and conditions under which the symptoms first appear. A third argument is based upon his experience as the physician for the Aberdeen Public Dispensary. In this capacity he observed, recorded, and treated over 12,000 patients with an array of illnesses over a nine-year period. He not only discovered a correlation between the number of cases of puerperal fever and erysipelas (i.e., a recognized infectious fever), but also noted that a surgeon can acquire an inflammation and fever as the result of a scratch during a dissection of a patient who died of puerperal fever. As a result, he concluded that there is a single infectious disease.

Despite these arguments Gordon's views were not accepted; he was an outcast among both midwives and physicians in Aberdeen and left the city in December of 1795 after publishing his «Treatise.» This paper explores issues of class and related social factors that pushed Gordon to the edge of medical community in Aberdeen. It finally examines Gordon's view of medicine and scientific method that were grounded in empirical practice and how this placed him in opposition to prevailing views in medicine.

Thus, Gordon provides a case study of a practitioner who attempted to enter the mainstream medical community and attempted to disseminate his ideas via the popular press, public lectures for midwives, and professional publications but nevertheless remained an outsider.

Charles Janet, entomologiste autour de 1900, un cas limite au sommet de l'amateurisme

Casson Loïc ^{1*}

1 : Centre Alexandre Koyré - Centre de Recherche en Histoire des Sciences et des Techniques (CAK-CRHST)
CNRS : UMR8560 Cité des Sciences et de l'Industrie École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) École des Hautes Études en Sciences Sociales [EHESS]
Muséum National d'Histoire Naturelle Pavillon Chevreul 57, rue Cuvier 75231 Paris cedex 05
<http://www.koyre.cnrs.fr>

* : Auteur correspondant

En 1872, au bout d'un cursus élitiste, Charles Janet sort ingénieur-mécanicien de l'École Centrale des Arts et Manufacture. Son diplôme lui confère alors l'autorité scientifique acquise par «le haut». Et c'est logiquement qu'il fera carrière dans une très grosse industrie. Cependant, ses recherches personnelles le conduiront à reprendre un parcours par le bas pour devenir tour à tour géologue, paléontologue, entomologiste, biologiste et chimiste. Très loin de l'univers de la machinerie productive, ses principaux travaux portent notamment sur l'histologie des fourmis et l'éthologie des hyménoptères. En 1893, vingt années après sa sortie de Centrale, la première de ses 24 notes paraît dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences.

Amateur, provincial, autodidacte, indépendant et méconnu sont alors des qualificatifs qui tendent à le placer parmi les acteurs de l'histoire des sciences vue «par en bas». Mais la limite se brouille vers 1900. Ainsi au tournant du XIXe siècle, à près de cinquante ans, il obtient son doctorat sciences naturelles et est élu à la présidence de la société zoologique de France.

Cette même année encore, il est classé hors concours à l'exposition universelle de Paris pour ses nids de fourmis. Il tiendra là son acmé, au sommet de l'amateurisme et à la frontière du professionnalisme.

En prenant Charles Janet comme témoin des entomologistes amateurs, nous étudierons leur représentativité et leur pénétration dans les organes officiels. Nous verrons que l'amateurisme était la norme des membres de la société entomologique de France, de la société zoologique de France et jusque dans les récompenses attribuées par l'Académie des sciences. Les limites sont cependant poreuses et la mixité entre amateurs et professionnels bien réelle. D'où une interrogation logique : cette limite était-elle opérationnelle à l'époque ? Une seconde approche plus biographique, par le vécu et le ressenti des acteurs eux-mêmes donnera un éclairage qui tentera d'ajuster ces limites «de l'intérieur». Les témoignages seront recensés dans des discours d'entomologistes, dans la correspondance de Janet et dans d'autres sources moins directes. Ils permettront d'ajouter les critères du cursus universitaire et du provincialisme comme limite à la contribution scientifique de ces amateurs.

Outre affiner la complexe frontière entre les contributeurs par le bas ou le haut à cette science, le réseau de Janet mettra en lumière l'hétérogénéité des amateurs allant des autodidactes provinciaux aux diplômés parisiens qui sont les plus proches de la science officielle. La biographie de Charles Janet sera donc ici le support contribuant à la question de l'histoire de l'entomologie vue «par en bas» à la fin du XIXe.

Voyageurs et militaires dans la construction des études préhistoriques. Un exemple : l'invention de la Vallée des Merveilles au XIXe siècle

Cataldi Maddalena ¹

1 : Centre Alexandre Koyré - Centre de Recherche en Histoire des Sciences et des Techniques (CAK-CRHST)
CNRS : UMR8560 École des Hautes Études en Sciences Sociales [EHESS]
Muséum National d'Histoire Naturelle Pavillon Chevreul 57, rue Cuvier 75231 Paris cedex 05
<http://www.koyre.cnrs.fr>

La Vallée des Merveilles est un site archéologique majeur. Situé à Tende (Nice, Alpes-Maritimes), et daté entre l'âge du Cuivre et l'âge du Bronze, il présente près de 40.000 figures gravées éparpillées dans huit vallées à plus de 2000 mètres d'altitude.

La découverte scientifique de ces représentations a été opérée par Matthew Moggridge (1803 -1882). Il présente le site lors de l'International Congress of Prehistoric Archeology de 1868 à Londres ainsi qu'une sélection de gravures. Par la suite, le site est étudié par Émile Rivière (1835-1922) qui propose en 1878 la datation à l'âge du Bronze. À son tour, Clarence Bicknell (1842-1918) entame un projet d'inventaire de la totalité des gravures entre 1881 et 1918. Enfin, l'équipe de Piero Barocelli (1887-1981), Soprintendente (responsable régional des études sur les antiquités), étudie la vallée entre 1927 et 1942, et la divise en zones d'intérêt archéologique. L'intérêt croissant des communautés locales et des archéologues permettra le classement du site dès 1959.

Toutefois, la connaissance de ce site ne peut être réservée aux seuls archéologues. La vallée est explorée dès 1803 par d'autres communautés «profanes» aux études antiquaires, tels les voyageurs et les militaires. Ainsi, la première référence de l'époque contemporaine peut être relevée dans l'un des volumes des Statistiques départementales de France post-révolutionnaires rédigé par le médecin légiste Emmanuel Fodéré (1764-1835), lors d'une enquête sur les ressources du département. Ce manuscrit a été publié en 1821 sous la forme d'un des Voyages aux Alpes, nombreux à cette époque. Les travaux de repérages des champs de batailles historiques, menés par des officiers retraités de l'armée, fournissent une autre source d'information. Toutes ces études menées par des amateurs vont contribuer à la formation du cadre conceptuel dont vont user les archéologues pour interpréter ce site.

La méthode d'analyse «par en bas», qui élargit le champ des recherches en histoire des sciences aux communautés qui ne s'affichent pas explicitement dans le champ scientifique, estompe les strictes contours des logiques disciplinaires et permet de franchir les frontières entre genre littéraire et scientifique, facilite la mise en valeur des apports des communautés «profanes» envers la discipline. À travers l'analyse des sources de deux genres ? la littérature du voyage et la pratique militaire ?, ma communication sera d'éclaircir les continuités et discontinuités entre les pratiques antérieures de ces communautés et leurs apports à la discipline archéologique qui les récupère.

Le rôle de la littérature dans la constitution d'une science ornithologique (1760?1850)

Weber Anne-Gaëlle ¹

1 : Université d'Artois

Université d'Artois

9 rue du Temple - BP 10665 - 62030 Arras cedex

<http://www.univ-artois.fr/>

L'objet de cette intervention est d'observer la part prise par des écrivains ou par des notions poétiques et littéraires dans l'émergence de l'ornithologie comme science étudiée par Paul Lawrence Farber dans *Discovering Birds. The Emergence of Ornithology as a Scientific Discipline, 1760-1850* (Dordrecht et Boston, D. Reidel, 1982). Il s'agira d'observer la manière dont la définition savante de la discipline (et de ses ouvrages) part de la distinction entre science et littérature (ou style) et, dans le même temps, élabore une définition propre de la littérature ou du style. Mais il s'agira aussi d'étudier la manière dont ceux qui se posent en ornithologues (en savants) jouent ou non du statut d'écrivain. Enfin et ultimement, nous observerons l'usage que font les savants, d'oeuvres supposées relever alors de la littérature et de catégories poétiques ou rhétoriques (telles que celles de style ou celle de fiction) et comment s'élaborent conjointement des critères de scientificité et de littéarité. L'émergence de l'ornithologie comme science est contemporaine de l'organisation des grandes institutions savantes et de l'exclusion de la sphère savante « institutionnelle » d'un certain nombre de voyageurs et de savants. Nous tâcherons de montrer le rôle joué par ces « exclus » dans la constitution de la science ornithologique (à condition d'admettre de multiples critères de scientificité) en insistant sur l'invention d'une littérature savante qui se distingue à la fois des luxueux ouvrages destinés à un large public et des mémoires académiques.

Les pratiques du passé sous la Restauration et la Monarchie de Juillet : appropriations populaires

Lemoine Grégoire ¹

1 : Université Paris 1, Panthéon-Sorbonne (UP1)

Pres Hesam Université Paris 1 - Panthéon-Sorbonne

12 place du Panthéon - 75231 Paris Cedex 05

<http://www.univ-paris1.fr/>

L'histoire prend dès les années de Restauration une place décisive dans le débat public : les Ultras favorisent les manifestations de deuil et d'expiation visant à rejeter en bloc les années révolutionnaires et impériales autant qu'ils s'enthousiasment pour la vogue troubadour et le premier romantisme ; les libéraux entendent montrer par l'histoire le rôle essentiel du Tiers-Etat dans la genèse de la nation française moderne. Dans les deux cas c'est bien l'histoire nationale, cristallisée autour de figures royales ou d'événements édifiants, qui sert de vecteurs aux affirmations politiques et sociales de l'après-révolution. Deux discours s'affrontent, l'un mettant l'accent sur une vision cyclique/ linéaire du temps, que la Révolution a interrompue de manière illégitime, l'autre sur une vision progressiste du temps, dont la Révolution a été l'accélérateur.

Ces pratiques culturelles du passé ne se cantonnent néanmoins pas aux élites savantes ou politiques : on en retrouve trace dans les milieux populaires. Des centaines d'individus arrêtés pour « propos séditieux » sous la Restauration, certains autodidactes laissant des récits autobiographiques, des écoliers dont nous avons conservé les cahiers, relaient une vision très cyclique du temps, ou la légitimité du pouvoir politique tient une place centrale. Au contraire, de nombreux ouvriers, parfois proches des milieux saint-simoniens, déploient une vision très progressiste de l'histoire, dans laquelle la rupture est un motif central.

Comment approcher les canaux culturels qui font le lien entre des visions du passé conçues dans les milieux savants, parfois depuis des décennies, et leurs « emprunts appropriés » (M. Verret) par les couches populaires de la première partie du XIX^{ème} siècle ? Quelles pratiques de l'histoire ces rapports au passé viennent-elles construire ? Enfin, sur quelles sources l'historien d'aujourd'hui peut-il s'appuyer pour analyser ces circulations culturelles ?

La mode sociologique autour de 1900. Place et rôle des auteurs éphémères

Mosbah?natanson Sébastien ¹

1 : Université de Paris-Sorbonne Abou Dhabi
<http://www.sorbonne.ae/FR/Pages/default.aspx>

L'étude de la production éditoriale se réclamant de la sociologie et qui se publie dans les premières années de la discipline en France, c'est-à-dire dans les années 1890-1900, révèle un paysage intellectuel beaucoup plus large que celui généralement retenu par l'historiographie qui se centre sur Emile Durkheim, l'Ecole durkheimienne et quelques rivaux majeurs comme Gabriel Tarde ou René Worms. Les recherches effectuées dans le cadre de notre doctorat (Mosbah-Natanson, 2007 ; à paraître) montrent que la sociologie a aussi été une mode éditoriale qui a su attirer des producteurs ponctuels dans la nouvelle discipline. L'histoire de la naissance de la sociologie peut ainsi être enrichie par l'étude de cette production marginale d'auteurs largement oubliés et négligés par l'historiographie.

Cette communication aura pour objet d'éclaircir les logiques intellectuelles et sociales à l'oeuvre derrière cette mode en étudiant à la fois les productions intellectuelles et les trajectoires des auteurs considérés. On envisagera ainsi l'investissement éphémère issu de la sphère académique où la discipline à la mode a su attirer de jeunes universitaires issus de disciplines variées (histoire, philosophie, droit, anthropologie). Mais l'étude des investissements sociologiques ponctuels issus de la sphère académique doit être complétée par ceux provenant d'autres sphères sociales. La sociologie comme discipline mondaine attirant fonctionnaires, hommes de lettres, publicistes et militants politiques et religieux peut aussi être envisagée à travers cette production intellectuelle qui oscille entre un ancrage savant et des orientations idéologiques plus marquées où l'usage rhétorique et politique de la sociologie peut aussi expliquer cet engouement ponctuel pour la nouvelle science à la mode comme le disait Célestin Bouglé dès 1893. De ce fait, l'explosion de la production éditoriale se réclamant de la sociologie autour de 1900 peut alors être compris comme résultant d'un mouvement savant en train de se consolider autour des grands noms retenus par l'historiographie, mais aussi d'une mode intellectuelle traversée par des logiques diverses et qui a su attirer à elle des auteurs aux propriétés sociales variées pour lesquels l'engagement sociologique a été éphémère.

Savoirs du corps, savoirs du nombre. Le contrôle de naissances et les savoirs de la population

Paltrinieri Luca ^{1 2}

1 : Centre international de recherche Philosophie, Lettres, Savoirs (CIRPHLES)

CNRS : USR3308Ecole Normale Supérieure de Paris - ENS Paris

ECOLE NORMALE SUPERIEURE PARIS Pavillon Pasteur 45, rue d'Ulm 75005 PARIS

<http://cirphles.ens.fr/>

2 : CIRPP, centre de recherche de la Chambre de Commerce et de l'Industrie de Paris

CCI de Paris

L'émergence soudaine de la catégorie de « population » au milieu du XVIII^e siècle en France ne correspond pas à une modification profonde des savoirs proto-démographiques : l'arithmétique politique continue de se servir de table de mortalité et il faudra attendre la fin du siècle pour voir apparaître les prémices de la statistique moderne. Pour Foucault l'apparition de ce « nouveau personnage » montre que le coup de force est politique et économique : il ne s'agit plus d'obtenir une augmentation du « nombre des hommes » par des mesures volontaristes, mais bien une sorte d'adéquation réciproque entre la population et le flux des richesses. La « population » apparaît ainsi à l'intérieur d'une technologie gouvernementale nouvelle, le libéralisme, où elle se présente comme un objet connaissable scientifiquement et apparaît comme un guide « externe », objectif en quelque sorte, du politique. Le concept de population serait ainsi d'abord une sorte de « fiction théorique » permettant l'ouverture de nouveaux champs d'investigation et d'une nouvelle stratégie gouvernementale.

Cette interprétation ne prend toutefois pas suffisamment en compte l'énorme problématisation morale rattachée à l'usage du terme. La prolifération des discours sur la « population » et la transformation de cette problématique entre le milieu et la fin du XVIII^e siècle montre en effet qu'on passe de la question « comment obtenir un plus grand nombre de personne ? » à la question « comment maîtriser et faire entrer dans un calcul économique la reproduction ? », autrement dit comment réguler l'activité sexuelle. L'enjeu de ces discours ce sont les effets économiques et politiques de la procréation et de la sexualité.

Or, si le rapport entre le nombre des hommes et la procréation a été posé comme pouvant être pensé, c'est parce qu'une autre transformation fondamentale a eu lieu ailleurs : c'est la diffusion, ou mieux la diffusion présumée, de la limitation des naissances à l'ensemble de la population française. Cet événement obscur apparaît dans le discours « public » à la fois sous la forme du scandale et sous la forme de la peur. Scandale, car la diffusion de la contraception dans le mariage montre l'intervention de la volonté humaine dans un domaine qui, traditionnellement, relevait de la volonté divine et de l'ordre naturel. Peur, car on pense que la restriction de la natalité est en train de se diffuser des villes aux campagnes, des élites au peuple, entraînant le pays dans une catastrophe démographique. Tant que la procréation était pensée comme une nature qui relève de l'ordre divin, la dépendance mécanique par rapport aux subsistances suffisait pour déterminer le « nombre des hommes ». Mais avec la pénétration des conduites rationnelles et calculantes dans la sphère de la procréation, le nombre des hommes est apparu pour la première fois comme dépendant, au moins partiellement, d'une volonté pouvant se diffuser à l'ensemble de la société : à partir de ce moment, la population pouvait faire l'objet d'une « problématisation ».

Mon hypothèse est donc qu'il faut voir dans la perception de la généralisation du contrôle des naissances l'événement qui a transformé l'« urgence » de la dépopulation en « émergence » de la population. On glisse ainsi d'une histoire anachronique des savoirs démographiques à une histoire politique de la population comme problème économique, jusqu'à la mise en lumière d'une série de conduites et de savoirs « d'en bas », produits par des acteurs qui ne sont pas des simples « récepteurs », mais des « inventeurs » d'un nouveau usage de techniques corporelles et d'un nouveau mode de circulation de ces savoirs. Certes, les moyens pour le contrôle des naissances existaient bien avant le XVIII^e siècle, et ils avaient déjà une histoire assez glorieuse dans les milieux libertins ou de la prostitution. Mais la vraie nouveauté consiste désormais à employer ces moyens dans la famille, non plus pour éviter tout risque de grossesses, mais pour limiter le nombre d'enfants. Le sens de l'usage d'une technique change complètement, et on pourrait parler à ce propos d'un bouleversement anthropologique majeur, qui jusque-là relevait de l'« impensable » (Ariès). L'émergence du problème « économique » de la population doit alors être resitué à l'intérieur d'une problématisation plus large qui concerne la capacité d'agir des hommes et des femmes en matière de production et de reproduction. Comment réécrire l'histoire

des savoirs démographiques à la lumière de cette production des populations par elles-mêmes ? Cette communication se base sur la mise en relation des trois types d'archives : les traités proto-démographiques (Moheau, Messance, Sussmilch), les pamphlets concernant la problématisation « morale » de la reproduction (Goudar, Mirabeau, Faiguet de Villeneuve), et les recherches de la démographie historique sur l'essor du contrôle de naissances au XVIIIe siècle (Henry, Flandrin, Ariès).

Qui peut entendre les paroles de somnambules magnétiques ?

Edelman Nicole ¹

1 : Université Paris-Ouest-Nanterre
Université Paris Ouest Nanterre La Défense

Ma communication portera sur les approches non officielles de la médecine depuis l'émergence du magnétisme animal que le médecin Franz A. Mesmer a élaboré à la fin du XVIII^e siècle. La pratique du somnambulisme magnétique fait naître à la fois une multiplicité de thérapeutes, médecins ou non, hommes ou femmes et un rapport soignant/soigné fort différent de celui qui se met en place dans le cadre de la médecine académique issue de la révolution clinique. Cette nouvelle thérapeutique met ainsi au jour une parole d'en-bas des malades. Ces paroles sont soit transcrites par le magnétiseur ce qui questionnera la véracité de l'origine du texte et l'écoute du transcripteur, soit elles sont écrites par leurs auteur.e.s sous forme de correspondances, d'articles dans des revues spécialisées ou encore de fictions, surtout romanesques. Cette écriture posera alors la question du statut et de l'état de l'auteur.e à la fois au point de vue social, culturel, religieux et genré et interrogera ses effets ou tout du moins ses interactions possibles avec une pratique et un discours médical plus académique. Chacune de ces formes sera étroitement replacée dans son temps d'expression en analysant sa forme, son support et son espace de diffusion. Mon corpus se composera d'Extraits du journal de Mr le chevalier de Barberin, mars etc. 1785, manuscrit encore inédit qui transcrit les dialogues et rapporte les soins donnés pendant plusieurs mois en 1785 par ce chevalier de Barberin à trois femmes de l'aristocratie (comtesse de la Blache, Mme de Montmeril, comtesse de La Saunier) parlant en somnambulisme magnétique pendant leur cure. J'ajouterai la correspondance de la mère d'Estelle envoyée au Dr Despine qui soigne sa fille (1840) en partie publiée par le médecin. Je compléterai par des paroles de somnambules dans d'autres publications : celles d'Adèle Maginot transcrites par son magnétiseur Alphonse Cahagnet (1847), celles que publie Joseph Olivier pour un contrepoint masculin (1849) et enfin d'autres discours de médiums spirites plus tardifs, ceux de Mmes de W et de R. qui composent 4 tomes édités en 1903. L'enjeu sera sur cette durée d'un siècle de tenter de mettre au jour et d'analyser des interférences entre ces paroles d'en-bas et l'évolution du traitement par somnambulisme magnétique et hypnose de la médecine officielle.

Fou et fier de l'être. La psychiatrie et les publications d'autobiographies de patients en France et en Grande-Bretagne au XIXe siècle

Fauvel Aude ¹

1 : IUHMSP de Lausanne

Marquée par l'image du « pouvoir psychiatrique » tout-puissant, l'historiographie a longtemps vu le XIXe comme le siècle où la voix des fous a été brisée, confisquée par les médecins et cloîtrée à l'asile. Dès lors, quand des exemples de malades ayant réussi à s'exprimer en public ont malgré tout été découverts, on les a considérés comme des exceptions rares de « survivants » [1], des anomalies à examiner au cas par cas, sur le mode de la singularité. Or si cette description du fou-contestataire en rebelle toujours solitaire a permis de faire émerger de fascinantes histoires individuelles (celle d'Hersilie Rouy, de Pierre Rivière, de John Perceval...), elle a aussi fait écran, les chercheurs s'étant comme interdit de lire ces textes collectivement, laissant de côté, par exemple, la question des conditions d'émergence de la littérature aliénée (pourquoi y eut-il plus de parutions d'écrits de patients en certaines époques ? quels éditeurs les publiaient ? quelle fut leur diffusion ?...). Pourtant un tel examen ? entamé dans le cadre d'une histoire renouvelée de la psychiatrie ? montre que les possibilités d'expression des aliénés ont en fait sensiblement varié d'un pays et d'un temps à un autre, le « silence » des fous s'avérant ainsi très relatif.

Dans la lignée de ce renouvellement historiographique, cette communication entend aborder cette question de l'histoire collective de la « voix » aliénée ? ce qu'on peut en dire et ce que cela suppose de choix méthodologiques ? en s'intéressant au genre des autobiographies publiées de malades, c'est-à-dire aux récits de folie qui ont trouvé éditeur hors de l'univers médical. Objets d'une certaine vogue durant la seconde moitié du XIXe siècle, ces textes témoignent en effet d'une rhétorique assumée d'inversion, puisque les malades y déclaraient que seuls ceux qui avaient vécu la folie de l'intérieur pouvaient vraiment en dire quelque chose, revendiquant ainsi ouvertement la valeur de leur savoir « d'en bas » contre la parole experte des aliénistes. Comment cette démarche fut perçue par le milieu médical, le grand public, les autres patients ? Et quel fut son impact ? C'est ce qu'on tâchera d'explorer ici en présentant le cadre général de ce corpus et en comparant la réception de deux classiques du genre ? *The Philosophy of insanity* (1860) du britannique James Frame et *La loi des aliénés* (1869) du français Eugène Garsonnet ? dont les trajectoires contrastées renseignent sur la façon dont les sujets du savoir psychiatrique ont pu (ou non) réussir à infléchir les théories et les pratiques les concernant.

[1] Hornstein Gail A., 2011, *Bibliography of First-Person Narratives of Madness in English*, <http://www.gailhornstein.com/works.htm>.

Questionnements théoriques et méthodologiques sur la dialectique entre psychiatres et patients à l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu de Montréal, 1873-1973.

Perreault Isabelle ¹, Thifault Marie ¹

1 : University of Ottawa
<http://www.uottawa.ca>

Face aux dits et aux écrits parfois délirants, irrationnels et poétiques des patients psychiatriques, comment mettre en narration historique ces discours singuliers, ces transcriptions ou correspondances qui relèvent de l'événement anecdotique, souvent savoureux et hors de l'ordinaire ? L'historien est tenté de mettre par écrit ces cas d'internement comme des faits divers hauts en couleur. Toutefois, à l'instar d'Arlette Farge, nous croyons que « saisir cette parole et la travailler, c'est répondre au souci de réintroduire des existences et des singularités dans le discours historique... » Cette communication questionnera les façons de voir et de faire l'histoire de la folie à partir de la parole retrouvée en archive. C'est à la lumière de sources rares, entre autres, les entrevues d'admission des patients ? tirés du dépouillement de près de 15 000 dossiers médicaux de l'institution psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu ?, entre 1873 et 1973, qu'émerge notre réflexion sur la pratique historique en regard, plus spécifiquement, de la découverte de témoignages laissés par des gens, pour la plupart, illettrés. Nos recherches respectives nous ont amenées à lire, analyser et écrire sur des milliers de cas d'internement de la fin du 19e siècle à la mi-temps du 20e siècle. C'est à partir de cette expérience que nous entendons questionner les diverses approches méthodologiques nous permettant d'évaluer l'«élargissement du filet» des comportements déviants et marginaux qui deviennent des manifestations de folie au fur et à mesure que se confirme le 20e siècle.

Selon la prémisse que les savoirs « par en haut » prennent leurs sujets d'investigation « par en bas » et cela à partir des dits et des comportements des patients, nos questions méthodologiques sont les suivantes : comment analyser ces traces particulières sur les rapports entre expert et individu marginalisé et interné ? Que révèlent-elles sur les liens de pouvoir ou de résistance ? Quel point de vue adopté pour en faire une histoire « par en bas » malgré les défis que posent les discours et la position sociale même des acteurs concernés ? C'est par un jeu de demandes d'aveux et de confessions que ces savoirs médicaux formels se forment et se transforment. La lecture des dossiers psychiatriques nous permet d'avancer que les postures « par en bas », celles des patients, bousculent à coup sûr les a priori théoriques dominants en histoire sociale. Loin d'être des sujets passifs et dominés, les patients admis en institution psychiatrique se jouent bien souvent des titres de docteurs et surtout des normes sociales. Mais la question demeure : qu'elle est la part d'intention de l'acteur à se dévoiler et celle du chercheur à divulguer ? Comment négocier cette zone floue et productive de discours historiques à l'aide des outils théoriques et conceptuels actuels ? Cette communication proposera des pistes de réflexion sur l'analyse de ces archives singulières.

L'Aufklärung, les périodiques savants et les discours sur la pédanterie

Gantet Claire ¹

1 : Université Paris 1, Panthéon-Sorbonne (UP1)

Pres Hesam Université Paris 1 - Panthéon-Sorbonne

12 place du Panthéon - 75231 Paris Cedex 05

<http://www.univ-paris1.fr/>

S'il existe une caractéristique commune aux divers courants et mouvements rassemblés dans le terme d'Aufklärung, ce fut le souci de propager le savoir et par là extirper préjugés et superstitions. Pour les contemporains du début du XVIII^e siècle, c'était par l'érudition ou la science (*eruditio*, *Gelehrsamkeit*) que l'individu pouvait affiner sa faculté de juger, parvenir ainsi à une reconnaissance de la vérité et opérer un tri entre le vrai et le faux de même qu'entre le bien et le mal. Et le véhicule sur lequel on misa pour procéder à cette opération, ce fut les périodiques savants qui, de fait, connurent une faveur inédite dans l'Allemagne de la fin du XVII^e et du XVIII^e siècles. Près de 2000 périodiques savants furent fondés. Leur omniprésence, leur disponibilité et leur actualité permirent le développement d'une discussion publique, ouverte et critique au moyen de leurs recensions et nouvelles scientifiques. D'emblée, les journaux savants allemands firent de la pédanterie un thème central. Leurs colonnes justifiaient leur rang, leur dignité et valeur scientifiques en ce qu'ils allaient refouler l'érudition 'pédante' baroque et diffuser, développer, populariser le savoir et l'éducation, c'est-à-dire l'Aufklärung. Autrement dit, il existait un lien intrinsèque entre l'Aufklärung, la volonté de populariser le savoir et l'édition de journaux savants.

À l'issue du XVIII^e siècle, qui semblait avoir été le théâtre à la fois d'un triomphe de l'Aufklärung et d'un essor considérable des périodiques savants, les voix se multiplièrent pour dénoncer l'influence néfaste des journaux critiques sur le public, la culture et la nation. On fustigea en particulier la mission de direction de l'opinion que s'étaient arrogée quelques recenseurs. Mais les lecteurs aussi entendaient savoir de tout et parler de tout avec de médiocres connaissances issues de la seule lecture de recensions engagées. Cette pédanterie contagieuse des recenseurs et lecteurs qui débouchait sur un nivellement, sinon une régression culturelle, était engendrée par le genre lui-même du journal érudit.

Le discours sur la pédanterie, sur la distinction entre savants et demi-savants, permettra d'expliquer ce basculement entre la fin du XVII^e et la fin du XVIII^e siècle. C'est en effet autour de ce thème que les journaux savants en tant qu'organes et véhicules du savoir se définirent, s'interrogèrent et furent mis en question.

Ni dupes ni jouets. Journalistes médicaux et scientifiques contre Pierre Flourens, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, physiologiste, historien des sciences et auto-vulgarisateur

Levinson Sharman¹

1 : Université d'Angers et American University of Paris
Université d'Angers

« Au milieu de l'indifférence ou de la peur, il faut qu'une voix au moins, une seule, s'élève pour devancer le jugement de la postérité, et pour prouver à nos successeurs que la France savante du XIXe siècle n'a pas été la dupe et le jouet de M. Flourens. Cette voix sera la nôtre. » Dr. Periergopoulos (1858) *Eloge de Marie-Jean-Pierre Flourens, membre de l'Académie Française et Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences.*

En 1858, Louis Fleury, rédacteur en chef du *Progrès : Journal des sciences et de la profession médicales*, lance sous le pseudonyme, Dr. Periergopoulos, une attaque particulièrement virulente contre le Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, Pierre Flourens (1794-1867). Son *Elogesatirique* de Flourens est relayé et débattu par des journalistes scientifiques tels que Victor Meunier (*L'Ami des Sciences*) et l'Abbé Moigno (*Cosmos*). Ces publications rendent alors explicites les multiples enjeux scientifiques et culturels que revêtait la physiologie pour la France au milieu du XIXe siècle et, plus largement les considérations morales mobilisées dans l'évaluation du travail scientifique. La médiation culturelle mise en oeuvre par ces journalistes avait la particularité d'être en même temps une forme de revendication concurrente de la « vérité » dans une société aux prises avec la censure, d'un côté, et la « réclame », de l'autre.

Alors que le statut d'écrivains scientifiques est professionnalisé lors de la première période du Second Empire, des journalistes spécialisés en sciences ne pouvaient que s'indigner des tentatives du Secrétaire Perpétuel de l'Académie pour toucher « directement » un large public avec ses propres livres de vulgarisation, comme *De la longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe* (1854) ou *De la vie et de l'intelligence* (1858). Le fait que, par leur formation, des journalistes médicaux et scientifiques fussent à même de critiquer non seulement la forme (le style) des publications de Flourens, mais aussi leurs fondements scientifiques, fait de leurs articles des sources essentielles pour comprendre des débats relativement étouffés dans/par les Académies, mais où un large public de lecteurs se trouvait néanmoins convié par l'intermédiaire des journaux. On y décèle une critique complexe d'un système qui se célébrait comme méritocratique, mais qui souffrait paradoxalement de l'étanchéité des cercles de pouvoir.

Cette communication sera centrée sur la couverture médiatique de deux débats initiés puis interrompus à l'Académie des Sciences entre 1856 et 1858. Le premier portait sur la fonction des glandes surrénales, et le second sur le « noeud vital ». Ces deux débats, qui impliquent Pierre Flourens et Charles Edouard Brown Séquard, présenté comme l'outsider, coïncident avec la publication des livres d'auto-vulgarisation de Flourens et sont immédiatement suivis par la « campagne » de Fleury dans *Le Progrès*, relayée dans la presse scientifique. Outre les *Comptes Rendus des Séances de l'Académie des Sciences* et les articles dans des revues scientifiques, les articles de presse et les sources d'archives (correspondances interpersonnelles et administratives) permettent : 1) d'analyser le « silence » dans les Académies (le silence « stratégique » de Claude Bernard étant emblématique à ce propos) 2) de mettre en rapport ce « silence » et les critiques qui émergent dans la presse où les dimensions culturelles des débats sont explorées 3) de mieux comprendre les relations interpersonnelles et les « projets » des acteurs (journalistes et physiologistes) impliqués dans ces débats.

La place de ces débats académiques tronqués au sein des grands débats propres à la physiologie (la place de l'anatomie microscopique, la question de la localisation des fonctions et des facultés, la spécificité des êtres vivants et de l'état du vivant, les bases épistémologiques de l'expérimentation, la relation de la physiologie à la médecine et, en particulier, à la clinique) sont, sous la plume de journalistes scientifiques, le reflet d'autant d'enjeux politiques et culturels dans la première décennie du Second Empire en France.

Enfin, la préoccupation de la « postérité » semble partagée par le Secrétaire Perpétuel de l'Académie et par les journalistes qui s'adressent à leurs contemporains, mais invoquent souvent le futur. Les stratégies de carrière à court et à long terme sont aussi une clé pour comprendre les stratégies du silence (l'agencement du « dit » et du « non-dit ») mise en oeuvre dans l'Académie

mais éclairent aussi la forme prise par la dénonciation dans la presse.

Les coulisses de l'édition scientifique au XVIIIe siècle

Nicoli Miriam ¹

1 : Université de Lausanne (UNIL)
Lausanne
<http://www.hec.unil.ch/>

Le XVIIIe siècle correspond à ce que Bruno Jammes a défini comme «l'apogée du livre scientifique.» [1] A l'appui de cette thèse, qui postule que l'imprimé devient le vecteur de base de la diffusion du savoir savant, des études quantitatives ont montré la multiplication de titres d'ouvrages scientifiques et des revues spécialisées dans les catalogues des libraires ou des bibliothèques. De leur côté, se distançant d'une approche quantitative, les études de Lucien Febvre, Roger Chartier, Robert Darnton ou encore Giles Barber, ont mis en lumière les mécanismes du monde de l'édition, reconstruisant la vie et les pratiques des éditeurs, des libraires, des agents littéraires, des lecteurs d'Ancien Régime sans oublier d'étudier le travail d'atelier [2]. L'étude que je propose s'inscrit dans le sillage de cette histoire sociale du livre, et l'applique au monde savant. L'imprimé étant devenu le moyen principal pour attester la primauté d'une découverte, un savant qui souhaite être intégré et reconnu par ses pairs sur le plan international ne peut pas se borner au pur travail intellectuel : connaître les mécanismes du monde de l'édition et savoir les exploiter devient primordial.

Afin d'étudier les multiples acteurs au parcours souvent obscur qui concourent à la réalisation des imprimés savants - copistes, traducteurs, libraires-éditeurs, dessinateurs et graveurs ? je me focaliserai sur deux des plus féconds représentants des Lumières helvétiques, à certains égards antinomiques, le médecin Albrecht von Haller (1708-1777) et Samuel Auguste Tissot (1728-1797). Il s'agit incontestablement de deux hommes qui ont su s'imposer sur le marché du livre scientifique. Leur riche correspondance et celle avec leurs éditeurs, libraires etc, thématise leurs pratiques «quotidiennes» liées à l'univers du livre et surtout met en lumière les acteurs qui travaillent aux marges de la production des savoirs : un vrai réseau parallèle à celui académique, cheville ouvrière de la circulation des savoirs, sans le soutien desquels les savants seraient perdus. L'approche micro-historique de l'étude de cas sera appliquée à l'étude et susceptible d'être discuté dans ses implications méthodologiques.

[1] Jammes, Bruno, «Le livre de science», In Chartier, Roger & Martin, Henri-Jean (éd.), Histoire de l'édition française. Le livre triomphant (1660-1830). T.2, [Paris]: Fayard, 1990(2), (1984), p. 256.

[2] Voir par exemple Febvre, Lucien & Martin, Henri-Jean, L'apparition du livre, Paris: Albin Michel, 1999, (1958), Barber, Giles, Studies in the Booktrade of the European Enlightenment, London: The Pindar Press, 1994, p. 407.

Les manuels scolaires de sciences : une source pour l'histoire par «en bas» ?

Radtka Catherine ¹

1 : Centre Alexandre Koyré - Centre de Recherche en Histoire des Sciences et des Techniques (CAK-CRHST)
CNRS : UMR8560 Cité des Sciences et de l'Industrie École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) École des Hautes Études en Sciences Sociales [EHESS]
Muséum National d'Histoire Naturelle Pavillon Chevreul 57, rue Cuvier 75231 Paris cedex 05
<http://www.koyre.cnrs.fr>

Dans le champ des études sur la science, les pratiques amateurs ont trouvé droit de cité ; les catégories sociales généralement invisibles, marginalisées, ou placées en position d'infériorité sont devenues des objets d'étude qui ont permis d'interroger la construction de la démarcation entre activités socialement reconnues comme scientifiques et celles considérées comme non scientifiques[1]. Dans leur « troisième vague », les Science and Technology Studies (STS) ont introduit un questionnement sur la légitimité de la parole scientifique, notamment face à celle des profanes[2] et la contribution de ces derniers à l'élaboration des connaissances scientifiques a ainsi été soulignée[3]. Une diversification des acteurs de la science qui ont, après les « grands hommes », trouvé une place dans l'histoire des sciences s'est ainsi opérée. Pour autant, ce qui a fait entrer ces acteurs dans l'histoire des sciences est bien leur contribution originale à la construction du savoir scientifique. Apparentés à des chercheurs de « plein air »[4], les profanes contribuent à la production de connaissances et les sciences en viennent à se confondre avec la recherche. La « majorité silencieuse » demeure quant à elle absente de ces récits.

Pourtant, dans des sociétés où la pratique scientifique est reconnue par le plus grand nombre et où il est attendu que chacun possède des connaissances de type scientifique, cette majorité silencieuse pourrait être objet d'histoire. Une piste pour tenter de saisir le devenir de cet ensemble hétérogène que rien de spécifique ne caractérise (il ne s'agit ni d'activistes, ni de professionnels particuliers) consiste à s'intéresser aux médias généralistes et populaires qui construisent et véhiculent des discours sur la science. Parmi ceux-ci, les textes associés à l'enseignement des sciences (programmes et manuels) occupent une place particulière à la fois parce qu'ils sont devenus, en parallèle de la généralisation de la scolarité, des productions médiatiques qui s'imposent à la grande majorité de ces individus ordinaires, et parce qu'ils sont aussi souvent perçus comme des « sources autorisées » du savoir. Dès lors, leur position dans le cadre d'une histoire des sciences « par en bas » nécessite d'être étudiée. À partir de l'exemple de différents manuels scolaires (certains publiés sous l'égide de « grands noms » de la science, d'autres rédigés au contraire par des enseignants de filières et d'établissements peu prestigieux) cette communication invite à s'interroger sur l'usage qui peut être fait de ces textes dans le cadre d'une histoire « par en bas » et sur la place que peuvent y tenir les personnels de l'enseignement. Elle s'appuie sur l'histoire de l'éducation pour déterminer à quelles conditions il est possible de les intégrer et montre l'intérêt qu'il y a à prendre en compte dans ce cadre conceptuel ces enseignants et ouvrages jusqu'à présent peu étudiés par les historiens des sciences et de l'enseignement.

[1] I. Löwy, « Le genre dans l'histoire sociale et culturelle des sciences », *Annales*, 50, 3, 1995, pp. 523-529 pour une présentation de premiers résultats. Une synthèse des travaux sur le genre a été proposée par D. Pestre, *Introduction aux Science Studies*, La Découverte, 2006, ch. 5.

[2] H. M. Collins, R. Evans, « The Third Wave of Science Studies: Studies of Expertise and Experience », *Social Studies of Science*, 32, 2, 2002, pp. 235-296.

[3] M. Callon, P. Lascoumes, Y. Barthe, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Seuil, 2001.

[4] *Ibid.* p. 129

La dérive des continents : un exemple de discussions sur un savoir construit «par en bas»

Le Vigouroux Philippe ¹, Gohau Gabriel ¹

1 : Centre François Viète : épistémologie, histoire des sciences et des techniques

Université de Nantes : EA1161 Université de Bretagne Occidentale [UBO]

Faculté des Sciences et des Techniques 2 rue de la Houssinière BP 92208 44322 NANTES Cedex 3

<http://www.sciences.univ-nantes.fr/cfv/>

Classiquement, une science partie du bas est celle des praticiens dont les savoirs locaux s'associent pour construire les théories de niveau supérieur. Mais, sans chercher le paradoxe à tout prix, on pourrait inverser le sujet en choisissant les auteurs d'idées si générales qu'elles ne peuvent venir que de modestes savants faisant une incursion hors de leur champ de connaissance et qui se heurteront nécessairement aux plus éminents spécialistes par leur utilisation approximative d'un savoir commun. Jusqu'à ce qu'un avenir plus ou moins lointain leur donne raison contre eux-ci. Tel nous paraît le cas du météorologiste Alfred Wegener (1880-1930) et de sa théorie de la dérive continentale (1912) qui supputait que les continents se déplaçaient sur un soubassement plus ou moins liquide. En mobilisant des savoirs issus de multiples disciplines, il proposa cette théorie mobiliste générale que les plus éminents paléontologues et géophysiciens critiquèrent en soulignant ses insuffisances et approximations.

Ce furent des vulgarisateurs, des savants modestes ou encore divers acteurs non institutionnels qui prirent suffisamment au sérieux sa thèse, soit pour l'adopter, la compléter ou la contester. On peut citer, par exemple, E. Belot, P. Dive, R. Mantovani, Ph. Russo ou même le grand Pierre Termier. Restant à un niveau trop général, ces critiques ne feront pas progresser la connaissance géologique.

À côté de ces auteurs, un éminent tectonicien, Émile Argand, en l'appliquant à un cas précis, celui de l'Asie, montre toute la fécondité de la théorie wegenerienne (1922). Mais l'histoire s'arrête là, car, les preuves attendues pour la valider se faisant attendre, il fallut encore trente ans pour que les recherches dans des champs aussi différents que le paléomagnétisme, l'exploration des fonds océaniques, la répartition des séismes, etc. permettent de formuler une nouvelle théorie mobiliste (la tectonique des plaques lithosphériques) pour en faire, cette fois, l'explication globale des sciences de la Terre, dont les acteurs feront de Wegener un précurseur.

Dans cette communication qui conduira à cerner les frontières entre science « par en haut » et science « par en bas », nous montrerons à quelles conditions le niveau de la critique portée à un savoir initié « par en bas » par un non spécialiste permet la construction d'une véritable connaissance scientifique. Nous nous appuierons pour cela sur l'exemple de plusieurs acteurs de cet épisode de l'histoire de la géologie en identifiant leurs origines, les savoirs dont ils disposent et leurs préoccupations.

Le docteur Boissarie et les 'guéris' de Lourdes face aux experts de la Salpêtrière et de l'école de Nancy (1890? 1914)

Guise Castelnuovo Antoinette ¹

1 : Laboratoire d'excellence «Histoire et anthropologie des savoirs, des techniques et des croyances» (Hastec, Paris)
Labex Hastec Paris

Lorsque Lourdes devient un sanctuaire thérapeutique (années 1870) après avoir fait son entrée dans l'actualité comme lieu d'apparitions (1858), le monde médical évoque volontiers la manipulation. Il faut attendre le début des années 1890, avec le développement du Bureau médical de Lourdes et le best seller de Zola (Lourdes) pour que les guérisons de Lourdes deviennent sujet à discussion médicale (Charcot, 1892, « La foi qui guérit »).

Le docteur Boissarie, président du bureau médical des constatations à Lourdes, ainsi que les « guéris » de Lourdes entament une bataille inégale pour tenter de prouver le caractère réel, extraordinaire et surnaturel de leurs guérisons. L'administration de la preuve se fait bien souvent par l'exhibition du miraculé et de son témoignage. Mais les arguments des tenants de l'hystérie comme ceux des tenants de l'hypnose ou de la suggestion sont pris en compte et influent à la fois sur le choix des spécimens de guérison, sur les récits de ces guérisons et sur l'administration de la preuve. De l'autre côté, comme l'a montré Hervé Guillemain, ce qui se passe à Lourdes peut influencer la définition du périmètre de l'hystérie, tandis que la contestation du miracle semble favoriser la vulgarisation des travaux du Dr Bernheim et de ses disciples, renforçant ou infléchissant les hypothèses naturalistes de Zola.

Pour étudier la manière dont la quête de légitimité de la « clinique de Lourdes » fournit matière à penser aux tenants de la psychothérapie, ainsi que la manière dont la psychothérapie à ses débuts influence la mise en scène et la médiatisation des miraculés de Lourdes, on travaille sur deux types de publications : celles du Dr Boissarie et de quelques autres défenseurs de la possibilité du miracle dont certains font des thèses de médecine sur le sujet (Bon, 1908, Van der Elst, 1912) tandis d'autres se chargent de la vulgarisation (Bertrin) ; sur la production médicale extérieure à Lourdes qui s'intéresse à ces guérisons pour résoudre de manière rationnelle les énigmes posées à la science et, parfois, les utiliser dans la construction de théories médicales. On veut également s'intéresser à la manière dont les uns et les autres se citent et s'interprètent, construisant un espace de controverse qui contribue à installer Lourdes comme la capitale du miracle.

Le Dr Boissarie et les « guéris » de Lourdes veulent contraindre le monde médical à prendre en compte la thérapeutique surnaturelle ; on peut y lire une revendication, pour les femmes, de leur pleine santé mentale (refus de l'hystérie), de la réalité de la maladie et de la guérison, ainsi qu'une revendication de l'autonomie et de la lucidité des sujets (contre l'hypnose et la suggestion, qui fascinent et inquiètent).

On peut considérer, également, que l'oeuvre du Dr Boissarie vise à installer de force la possibilité d'une thérapeutique religieuse à un moment où la médecine devient capable de fournir des explications naturelles jugées satisfaisantes par beaucoup.

Cette étude, centrée sur la production écrite, scientifique ou pseudo-scientifique sur Lourdes, permet également de réfléchir à la construction d'un savoir social de la guérison qui utilise le lexique scientifique tout en simplifiant voire en dénaturant les thérapeutiques auxquelles il fait référence.

La méthode de rééducation du contrôle cérébral du Dr Vittoz : une pratique de guérison marginale (Lausanne, 1906?1925) ?

Pidoux Vincent ¹

1 : Université de Lausanne (UNIL)
Lausanne
<http://www.hec.unil.ch/>

Encensée par le psychiatre français Henri Baruk en 1988, oubliée par les neurosciences et la psychologie contemporaines, quoique encore pratiquée par de nombreux thérapeutes en Suisse et en France, la méthode de rééducation du contrôle cérébral mise au point par le médecin généraliste Roger Vittoz au début de 1910 est un objet d'étude complexe à appréhender en termes d'approche historique « par en-bas ». D'abord médecin généraliste de campagne respecté, le Dr Vittoz devient progressivement un guérisseur charismatique et consulté par d'illustres patients qui contribuent à sa renommée et à son rayonnement bien au-delà de Lausanne où il occupe une maison cossue d'un quartier bourgeois jusqu'à sa mort survenue en 1925.

Cette contribution vise à explorer cette méthode qui a eu la prétention de rééduquer, de redresser, d'endiguer par les enseignements du maître Vittoz, les faiblesses de la volonté individuelle et bon nombre de troubles psychosomatiques qui en découlent. La méthode du Dr Vittoz prend ses distances avec l'hypnose et repose sur une forme renouvelée de traitement moral qui promeut la maîtrise de soi, de l'activité corporelle et cérébrale, cette dernière pouvant être décelée et évaluée par une main experte posée sur le front de l'individu venu consulter. La méthode emprunte aux registres de la psychologie, de la médecine générale, de la pédagogie, du bon sens, ainsi qu'à une rigueur toute protestante. À travers l'analyse des rares écrits de Vittoz, cette contribution analyse l'hétérogénéité des registres auxquels puisent la méthode et interroge la distinction historique entre sciences et non/pseudo-sciences, entre pratiques médicales scientifiques légitimes et marginales ou contestatrices. Nous formulons l'hypothèse selon laquelle le Dr Vittoz a su habilement concilier le statut conféré par son titre de médecin avec une critique de la médecine exprimée à travers la valorisation de l'apprentissage et de l'autonomisation du patient, ainsi que du rapport privilégié qui lie ce dernier au thérapeute.

Histoire de l'offre de soin dans la réserve navajo : le rôle joué par les figures d'intermédiaires dans la diffusion des savoirs médicaux et rituels

Zaballos Nausica ^{1,2}

- 1 : Centre Alexandre Koyré - Centre de Recherche en Histoire des Sciences et des Techniques (CAK-CRHST)
CNRS : UMR8560 Cité des Sciences et de l'Industrie École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) École des Hautes Études en Sciences Sociales [EHESS]
Muséum National d'Histoire Naturelle Pavillon Chevreul 57, rue Cuvier 75231 Paris cedex 05
<http://www.koyre.cnrs.fr>
- 2 : Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS)
Inserm : U997 École des Hautes Études en Sciences Sociales [EHESS] Université Paris XIII - Paris Nord CNRS : UMR8156
Paris
<http://iris.ehess.fr>

La diffusion de la médecine occidentale dans la réserve navajo est souvent dépeinte comme une suite d'événements héroïques marquant progressivement la victoire de la Science sur l'obscurantisme et les superstitions caractéristiques de la médecine traditionnelle. La création des premiers hôpitaux a bel et bien été accompagnée d'efforts missionnaires et culturels pour assimiler les Navajo et faire valoir l'efficacité de la médecine non-spirituelle sur celle des pratiques rituelles. Il faut attendre la fin des années 1960 et le début des mouvements contestataires émanant des minorités raciales et sexuelles pour que des représentants politiques et religieux Navajo mettent en place des actions éducatives et sanitaires (création d'un programme de formation pour hommes-médecine, enregistrement des Chants, enseignement du Navajo) pour empêcher la disparition programmée des cérémonies traditionnelles et obtenir une reconnaissance publique et scientifique de l'utilité des traditions curatives. Aujourd'hui, les deux types de médecines ne sont plus en concurrence mais semblent au contraire se compléter harmonieusement dans un système de santé qui a fait du respect des croyances des patients Navajo le cœur de son fonctionnement administratif et éthique.

Lorsqu'on décrit l'évolution du cadre hospitalier de la réserve navajo, on ne saurait faire l'impasse sur les tensions ayant existé entre les *leshataali* (guérisseurs navajo) et les médecins rompus à des techniques et savoirs médicaux ne reposant pas sur une vision spirituelle de la maladie. La dimension colonialiste du développement des structures de soins s'impose également à la démarche historiographique du chercheur manipulant de nombreuses sources : correspondance d'infirmières protestantes, témoignages de bergers rassemblés dans le cadre d'un programme d'histoire orale, photographies de cliniques, mémoires biographiques de médecins, compte-rendu de sessions du Conseil Tribal, chartes hospitalières...

Néanmoins, sans remettre en cause le contexte de revendication identitaire dans lequel s'inscrit la perpétuation de la médecine rituelle, l'étude du rôle joué par des figures intermédiaires, n'appartenant pas à la profession médicale, dessine, en creux des luttes, une autre histoire, parsemée d'emprunts, de fascination mutuelle, de points de rencontre entre savants blancs et Navajo non-acculturés. Quels savoirs et usages politiques du passé (Hartog, Revel) faut-il mobiliser pour rendre compte de l'existence d'acteurs historiques ignorés ? Enfin, quelle importance accorder à ces témoins d'en bas qui, en proposant une vision de l'histoire plus pacifiée, s'inscrivent en porte-à-faux d'un récit historique de luttes et de résistances pourtant largement diffusé ?

«La Guerre Aux Insectes» : Practical Entomology and Agricultural Improvement in Enlightenment France

Pierre-Etienne Stockland ¹

1 : Columbia University

Columbia University in the City of New York 2960 Broadway New York, NY 10027-6902 USA

<http://www.columbia.edu/>

This paper examines the entomological investigations carried out by the French naturalist Henri-Louis Duhamel du Monceau during a series of insect epidemics that ravaged France from the 1750s to the 1780s. It shows how a particularly fierce invasion of caterpillars in the Angoumois region sparked theoretical debates about the nature of animal generation between academic naturalists, farmers, provincial officials and amateur naturalists. As part of a wider effort to reform agricultural production in France, Duhamel du Monceau sought to eliminate vernacular understandings of insect generation and to reform local pest control techniques. In his attempt to develop a body of pest-control knowledge grounded in the systematic observation of insect generation, however, Duhamel du Monceau relied heavily on the efforts of amateur naturalists. The paper shows how he mobilized a nation-wide network of entomological observers, and collected specimens and observational reports from farmers, improving landlords and local officials throughout France. Some informants did not only act as 'mere' observers, but formulated their own causal claims about insect generation that sometimes contradicted those of their metropolitan counterpart. The paper thus demonstrates that the «spontaneous generation controversy» was not merely an academic debate between elite natural philosophers and theologians, but that it involved a variety of actors outside academic institutions. By showing how practitioners at the margins engaged in one of the central debates of the Enlightenment, it makes the case that the «Enlightenment» was a more diffuse phenomenon than is generally recognized. It also underlines the weakness of eighteenth-century metropolitan institutions by highlighting the successful modes of resistance mounted against Duhamel du Monceau's program of agricultural reform.

Quand le paysan se met à l'herbe, l'agronome passe à table (Bretagne 1950?1980)

Gall Laurent ¹

1 : Centre de recherches bretonnes et celtiques, Brest / Flora armorica ? ethnobotanique en Bretagne
Centre de recherches bretonnes et celtiques, Brest

« Le plat principal de la vache, c'est l'herbe ». La révolution industrielle agricole des Trente Glorieuses a longtemps fait fi de ce précepte élémentaire. Pour autant, malgré le désir de participer au progrès technique, les exploitants agricoles du centre Bretagne n'ont pas systématiquement embrassé les innovations scientifiques officielles sans les investir de leur esprit critique et de leur savoir-faire.

Le premier temps de l'exposé abordera l'historique d'un mouvement de jeunes agriculteurs qui, en 1953, a pris l'initiative de créer un Centre d'études techniques agricoles (Ceta) afin de mutualiser leurs recherches sur leurs exploitations. Ils visent « l'innovation par en bas », adaptée à des systèmes de production de taille modeste. Très vite, les résultats de leurs exploitations agricoles fondées sur la prairie temporaire de trèfle blanc / ray-grass marquent des avancées sur le plan des rendements agronomiques, de l'économie d'intrants et de l'autonomie des systèmes. Stimulé par la personnalité charismatique d'André Pochon, le collectif a dû batailler avant que la « méthode Pochon » soit officiellement considérée par la profession et les institutions agricoles. Dès les années 1950, les agriculteurs échangent et se confrontent au monde de la recherche instituée, l'Inra. Dans les années 1980, la prise de conscience des problèmes environnementaux amènera ce groupe innovant à proposer un modèle d'agriculture durable, autour du Cedapa[1]. De la collaboration avec l'Inra naîtra un programme de recherche conjoint sur les pratiques favorables à la qualité de l'eau. L'histoire de ce laboratoire à ciel ouvert de praticiens est donc celui de l'histoire de ses rapports avec la science officielle.

Le second volet s'appuiera sur une démarche anthropologique actuelle menée auprès d'agriculteurs d'un secteur proche géographiquement, permettant de saisir les ressorts de cet engouement pour « l'herbe » à cette même période. Au coeur du contexte dynamique de l'immédiat après-guerre, on interrogera notamment l'élan porté par des prisonniers de guerre de retour de grands domaines agricoles allemands. Des entretiens d'interlocuteurs, à la pointe du changement, révèlent ainsi les fondements des idées et valeurs mobilisées, à l'origine des mutations nécessaires pour adopter les grandes lignes du modèle herbager, fondé dans les années 1950.

Dans cette histoire des idées et de l'appropriation des savoirs par des humbles acteurs de l'agronomie moderne, il convient de souligner combien l'enjeu du progrès technique et social, associé à la volonté de dépasser l'ancien modèle paysan est corrélé à un changement de régime ontologique, de l'analogisme au naturalisme, selon la classification de P. Descola[2].

Enfin, sur le plan heuristique, on examinera les sources mobilisées, leurs limites et leurs éclairages mutuels (sources écrites - les ouvrages d'A.Pochon[3] ; sources orales - entretien avec A.Pochon et enquêtes de terrain).

[1] Cedapa : Centre d'étude pour le développement d'une agriculture plus autonome.

[2] Descola, P., 2005.Par delà nature et culture,ed. Gallimard

[3] Pochon, A. 1991.Du champ à la source, ed. Cedapa & 2008Agronomes et paysans, un dialogue fructueux,ed. Quae

L'épreuve des ancrs dans la France du XVIII^e siècle : Le triomphe des praticiens contre la «sphère savante» ?

Laubé Sylvain ^{1*}, Orain Arnaud ²

1 : Centre François Viète : épistémologie, histoire des sciences et des techniques

Université de Bretagne Occidentale [UBO]

Faculté des Sciences et des Techniques 2 rue de la Houssinière BP 92208 44322 NANTES Cedex 3

<http://www.sciences.univ-nantes.fr/cfv/>

2 : Laboratoire d'Économie Dionysien, Université Paris VIII

Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis

* : Auteur correspondant

Comme l'a fait remarquer E.T. Layton,[1] c'est à la suite de la « Scholar and Craftsmen controversy » des années 1940-50 que se développe l'idée canonique selon laquelle la technologie serait une application de la recherche fondamentale. Cette posture présuppose une antériorité logique et chronologique de la science sur la technique. Cette idée a été largement critiquée[2] : la technologie ne peut se réduire à la question des techniques, encore moins à celle des objets techniques, puisqu'elle est d'abord une question de connaissances au sens de « know-how » dans une articulation non triviale avec la « science ». Or, « faire cette histoire », comme le souligne L. Hilaire-Perez et C. Verna, c'est alors penser aussi dans « a constant dialectic between diffusion and localism ».[3]

Le présent travail sur l'épreuve des ancrs s'inscrit dans cette nouvelle approche. Ce qui est en jeu, c'est la création et la diffusion de connaissances technologiques et scientifiques au tournant des 17^e et 18^e siècles (à partir du port-arsenal de Brest) relatives à une ou plusieurs méthodes qui permettront de prévoir la résistance des ancrs à la mer. Ensuite, la question des épreuves sera investie par la sphère savante, en l'occurrence au travers d'un concours de l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1737 portant sur la figure, la fabrique et l'épreuve des ancrs. Cette intervention va s'avérer être un échec (et surtout sans effet dans les ports), au sens où les savants vont plus s'intéresser par exemple à la forme idéale des ancrs qu'à répondre à un problème pratique, lié à une fin spécifique, et, en ce sens, ils sont dans une démarche autre sinon opposée à celles des praticiens des ports-arsenaux. Ce sont ces derniers qui vont faire école ? et autorité ? comme le souligne Duhamel du Monceau[4]. Enfin, la question de l'épreuve des ancrs commence comme une histoire locale, celle d'un employé subalterne, donc « invisible », du port de Brest, Charles-Louis Deslongchamps (1669-1720) dont les travaux ? réappropriés et amendés ? vont finir par s'imposer à l'ensemble du royaume jusqu'au début du XIX^e siècle. C'est une histoire lente, discontinue, faite de remises en causes et de silences, mais aussi de réseaux et de « passeurs » comme Duhamel. C'est aussi l'histoire d'une dynastie d'une famille « d'en bas » au 18^e siècle dont les membres se consacreront à l'étude de cet objet si important pour le navire de guerre qu'est l'ancre de marine.

Du point de vue des sources, la redécouverte dans les magasins de la bibliothèque municipale de Brest en 2008 d'un manuscrit de Louis-Jean Deslongchamps (1721-1771), petit-fils du précédent, consacré à la construction navale en général, a joué un rôle décisif.[5] Ce document exceptionnel présente en effet planches et mémoires sur les protocoles d'épreuves à Brest, mais aussi des éléments biographiques qui renvoient à d'autres documents similaires du Service Historique de la Défense et des Archives Nationales, et enfin aux mémoires originels qui codifient les protocoles d'épreuves de la main de Charles-Louis Deslongchamps.

En conclusion, nous chercherons à montrer en quoi, dans une approche systémique, une histoire par l'étude de la culture matérielle des ports nous paraît une voie à explorer pour une autre « histoire des sciences et des techniques » où se mêle les histoires d'en bas et d'en haut.

[1] Edwin T. Layton Jr., « Technology as Knowledge », *Technology and Culture* 15 (1974): 31-41.

[2] Ibid ; David F. Channell, « Engineering science as theory and practice », *Technology and Culture*, 29 (1988): 98-103; Rachel Laudan, « Natural alliance or forced marriage? Changing relations between the histories of science and technology », *Technology and Culture* (36): S17-S30; Joel Mokyr, *The Gifts of Athena: Historical origins of the knowledge economy* (Princeton and Oxford, 2002); Joel Mokyr, « The Intellectual Origins of Modern Economic Growth », *The Journal of Economic History* 65 (2005): 285-351; Liliane Hilaire-Pérez, « Technology as a Public Culture in the Eighteenth Century: The Artisans' Legacy », *History of Science* 45 (2007): 135-53.

[3] Ibid, p. 557.

[4] René Antoine Ferchault de Réaumur, *Fabrique des ancrs*, lue à l'académie en juillet 1723. Par M. de Réaumur, Avec des notes & des additions de M. Duhamel (Paris, 1764)

[5]Recueil de machines, d'outils et d'ustensiles, en usage pour la construction et carène des vaisseaux, et de tout ce qui a rapport à leurs armements, par Deslongchamps l'aîné, Bibliothèque Municipale de Brest, Ms 54.

La pisciculture après 1850 : science ou savoir-faire ? De l'étude de cas à l'interrogation historiographique sur les présupposés d'une histoire populaire des sciences

Carnino Guillaume ^{1,2*}

1 : Connaissance et Organisation des systèmes techniques (COSTECH EA 2223)

Université de Technologie de Compiègne

Centre Pierre Guillaumat B.P.60319 60203 COMPIEGNE Cedex

<http://www.utc.fr/costech/v2/pages/accueil.php>

2 : Centre de recherches historiques (CRH)

CNRS : UMR8558Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS)École des Hautes Études en Sciences Sociales [EHESS]

Centre de Recherches Historiques 54 Bvd Raspail 75270 PARIS CEDEX 06

<http://crh.ehess.fr/>

* : Auteur correspondant

Le 23 octobre 1848, Jean-Louis Armand de Quatrefages de Bréau, éminent naturaliste et anthropologue, lit en séance à l'Académie des sciences un mémoire intitulé *Des fécondations artificielles appliquées à l'élève des poissons*. Il conclut son propos par une formule choc, qui produit une vive impression sur l'assemblée, puisqu'il prévoit que les méthodes de fécondation artificielle permettront sous peu de « semer du poisson comme on sème du grain ».

Le Docteur Haxo, secrétaire perpétuel de la Société d'émulation des Vosges et lecteur assidu de la presse scientifique nationale, a vent de l'affaire et s'empresse alors d'écrire à l'Académie des sciences afin d'exposer les travaux de deux pêcheurs des Vosges, Joseph Remy et Antoine Géhin, qui selon lui « peuvent permettre de considérer le problème [de la pisciculture] comme entièrement résolu, et les savantes théories déduites à l'Académie des sciences comme passées dans le domaine des faits accomplis ».

Mais Victor Coste, académicien et bientôt médecin personnel de l'impératrice Eugénie, travaille alors depuis longtemps sur le sujet, sans avoir encore réussi à concrétiser les espoirs de ses pairs. S'ensuit donc une polémique où les tenants d'une science populaire (Victor Meunier, l'abbé Moigno, etc.) s'opposent par voie de presse aux ténors de la science académique (Henri Milne-Edwards, Jean-Baptiste Dumas, etc.).

Cette controverse, éclairée par les archives [AN F10 1762, 2629, 2630] de la commission pour le développement de la pisciculture (mise en place par Jean-Baptiste Dumas dès 1849) met en lumière certains ressorts typiques d'un déploiement académique et industriel nécessitant une appropriation préalable des savoir-faire populaires.

On s'attachera néanmoins à complexifier cette vision d'une science officielle centralisatrice et indûment prédatrice des connaissances du peuple, notamment au travers d'une mise en perspective critique des thèses défendues par Clifford Conner dans son *Histoire populaire des sciences*. Ainsi, on s'interrogera sur les présupposés de certaines tentatives de réhabilitation *a posteriori*.

D'une certaine façon, la popularité posthume de Coste ? proclamé « inventeur de la pisciculture » ? nous semble être l'indice de la nature intrinsèquement sociale de l'activité scientifique telle qu'elle est conçue à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Si l'on pousse l'analyse à l'extrême, on peut même être amené à considérer qu'il n'y a pas de motif rationnel qui doive laisser croire que l'« intelligence mondaine » ? c'est-à-dire l'influence sociale et les réseaux mobilisables par un individu ? soit inférieure à l'intelligence expérimentale ou mathématique, dite « scientifique ».

Qu'est réellement ce complexe alchimique que constitue la science, trop souvent imaginé pur de tout social, flottant dans le ciel des concepts et des idées ? La question n'est, évidemment, pas ici morale, mais bien historique, sociologique et philosophique, puisqu'il s'agit pour nous de comprendre ce qui se joue dans cette affaire pour tenter de distiller la délicate essence de la science, cet étonnant mélange qui goutte de l'athanor social.

L'enseignement «populaire» des mathématiques au XIXe siècle : Quels acteurs ? Quelles mathématiques

D'enfert Renaud ¹

1 : Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes (LARHRA)
*École Normale Supérieure - Lyon Université Jean Moulin - Lyon III Université Pierre Mendès-France - Grenoble II Université Lumière -
Lyon IICNRS : UMR5190*
Institut des Sciences de l'Homme - 14, avenue Berthelot - 69363 Lyon cedex 07
<http://larhra.ish-lyon.cnrs.fr/>

Lorsqu'ils s'intéressent à l'histoire de l'enseignement, les historiens des sciences des XIXe et XXe siècles focalisent bien souvent leur regard ? et leurs recherches ? sur les degrés supérieurs du système éducatif, ceux qui forment les futures élites scientifiques et où évoluent les savants : grandes écoles scientifiques, facultés des sciences, etc. Et si certains d'entre eux ont étendu leurs investigations à l'enseignement secondaire, c'est le plus souvent en raison de la proximité institutionnelle de cette filière d'enseignement avec l'enseignement supérieur avec qui elle a longtemps fait corps. Or, les disciplines scientifiques ne vivent pas uniquement dans ces seuls secteurs d'enseignement. Au XIXe siècle, en particulier, elles se déploient également, mais différemment, dans toute une gamme d'institutions d'enseignement aux statuts forts variés (écoles primaires supérieures, écoles techniques, cours pour ouvriers, écoles de dessin, etc.), qui visent à offrir, à des publics d'origine populaire, une formation scientifique «utile», susceptible d'être réinvestie dans leur activité professionnelle, présente ou future.

À partir de quelques exemples, parisiens et provinciaux, portant sur le cas des mathématiques, on montrera comment l'étude de ces filières d'enseignement de «second rang» permet de faire émerger un monde d'enseignants qui, bien que «modestes», n'en sont pas moins des acteurs à part entière de la vie des sciences et de leur évolution. On s'attachera notamment à caractériser les diverses modalités de leur activité mathématique ainsi que les types de savoirs et de pratiques ? et plus généralement de culture ? dont ils sont porteurs. On montrera par ailleurs tout l'intérêt qu'il y a à privilégier une approche en termes d'offre locale d'enseignement, et à recourir à des sources habituellement peu mobilisées par les historiens des sciences et de leur enseignement : plans d'études et programmes des établissements, emplois du temps et tableaux des personnels, rapports d'inspection aux divers niveaux hiérarchiques notamment.

La mesure de la pollution de l'air entre sens commun et opération technique : quelques leçons des années 1950-1960 en France

Charvolin Florian ¹

1 : Centre Max Weber Lyon

CNRS : UMR5283

<http://www.centre-max-weber.fr/>

L'objet de cette communication est de retracer des épisodes de l'histoire française de la perception de la perturbation individuelle ou collective de la qualité de l'air ambiant. Il s'agit de faire une histoire de la caractérisation et de la factualisation de la pollution atmosphérique adossée sur une pragmatique du trouble que ressentent les personnes. Je comprends l'entrée dans le terrain de l'histoire des sciences par le bas, comme celui de la remise au goût du jour du rôle de l'expérience personnelle, du sens commun, par rapport à une activité académique ou technique d'appréhension du réel. Je montrerai que l'on peut rendre symétrique le questionnement sur ce qui importe pour les gens, localement, et ce qui est pertinent pour un programme de mesure mécanisé de la pollution de l'air.

L'histoire racontée à grand trait part d'expériences et d'outils de mesures de la pollution de l'air, concentrés sur l'émission de la pollution depuis la loi de 1932 sur les fumées ; on cherchait à mesurer ce qui sortait des cheminées des usines et des foyers domestiques ; et elle évolue alors vers la mesure à l'immission ou encore la question d'exposition personnelle dans l'air ambiant des villes. Cette césure est marquée par la période du tournant des années 60 en France et explique comment une gestion du trouble individuée, c'est à dire conjoignant dans l'individu son exposition à la pollution et la capacité réflexive de qualifier cette pollution, et d'en faire la preuve, est progressivement effacée et supplantée par un confinement de la mesure par l'université et les laboratoires techniques. On assiste alors à une dépossession de la capacité à qualifier la mesure par le riverain d'usine par exemple, au profit du maillage d'un réseau de postes de mesures dans les villes, fédérés dans des associations qui vont donner, après la loi sur l'air de 1996, les Associations Agréées, de Surveillance de la Qualité de l'Air.

On finira ce tour d'horizon rapide de 80 ans de qualification de l'air en France par les initiatives récentes des réseaux de nez, c'est à dire de vigies sentant l'air, qui entérinent leur retour en grâce dans les réseaux de mesure, mais pour certaines comme des « drones » des scientifiques, et pour certaines seulement comme des mécanismes de restitution d'un pouvoir au niveau des personnes. On trouve alors écho, à travers les réseaux de nez, au mouvement d'individualisation de la responsabilité et de la production de sens au niveau donc des personnes, qui court dans les expériences de protection de l'environnement plus générale depuis 20 ans.

La protection des oiseaux (1880-1930). Les relations complexes entre scientifiques, amateurs et citoyens

Luglia Rémi, Chansigaud Valérie ¹

1 : Laboratoire de Philosophie et d'Histoire des Sciences (Sphère)

CNRS : UMR7219 Université Paris VII - Paris Diderot

L'ornithologie est, comme d'autres disciplines naturalistes, une science qui mobilise un grand nombre de praticiens dont la plupart oeuvre bénévolement, souvent sans autre formation qu'un apprentissage sur le tas. Les données obtenues sont rassemblées pour être traitées par des professionnels appartenant à des institutions publiques (comme le Muséum en France) ou des organisations non gouvernementales (comme la Ligue pour la protection des oiseaux), structures travaillant en étroite collaboration. L'ornithologie est également aujourd'hui intimement liée à la sauvegarde de l'environnement au point que l'oiseau est considéré comme l'un de ses principaux symboles. Pourtant, cette description de la situation actuelle ? et dans laquelle on reconnaît une structure hiérarchique classique ? n'est pas pour autant consubstantielle de l'ornithologie. L'étude scientifique des oiseaux et leur protection résultent d'une histoire longue et conflictuelle dans laquelle les amateurs d'oiseaux «d'en bas» et les ornithologues «d'en haut» ont eu à se définir mutuellement, à s'accepter, à se transformer, à s'influencer... Cette histoire fait apparaître une situation complexe, changeante et multipolaire, sans que l'on sache souvent où se trouve le «en bas» et le «en haut». Elle est de plus fortement marquée par les différences entre les situations nationales : le cas français est nettement différent des cas anglais ou américain.

Cette communication revient sur une période clé, allant des années 1880 aux années 1930, durant laquelle la question de la protection des oiseaux va donner lieu à la mise en place de la situation actuelle. Il convient de revenir sur ce moment et de mieux comprendre ses mécanismes. Comment les ornithologues, qui n'ont pas toujours été des protecteurs et ne le sont pas tous devenus, se sont engagés dans la protection des oiseaux ? Comment les pratiques scientifiques de l'ornithologie, proche de la chasse, ont évolué sous la pression des protecteurs des oiseaux ? Quelle place ont joué les femmes dans ces mouvements ? Comment le discours sur la nécessité de protéger des oiseaux a pu évoluer dans le temps ? Quel rôle ont joué les organisations comme les sociétés savantes ou les sociétés de protection dans l'émergence de la protection moderne des oiseaux ? Comment, par qui et de quelle façon ont été diffusées dans la société les questions relatives à la protection des oiseaux ? Ces questions, complétées par quelques biographies significatives, permettront de suivre les méandres des systèmes sociaux qui s'élaborent et de replacer les questions relatives à la «science d'en bas» dans une perspective historique.

Enlightenment Nexus: The Delesserts' British-Franco-Swiss Network and its Dissemination of International Science

Macdonald J.marc ^{1*}

1 : University of Saskatchewan
Saskatoon, Saskatchewan Canada
<http://www.usask.ca>

* : Auteur correspondant

The letter, as a transmission medium, has been diminished by its obsolescence in the modern period. Yet this should not inhibit our appreciation of its central place in the Enlightenment. Letters reached a pinnacle, before being superseded by the telegraph, within the wider infrastructure of correspondence networks. At no time before the eighteenth century were letters spread so widely or rapidly and at no time since has it so much mattered that they were. In the Republic of Letters correspondence disseminated personal information, political news, scientific priority and discoveries, the expansion of networks, mechanical directions, industrial secrets, and privileged entry into coveted sites of scientific innovation. The Delesserts were amateur scientists whose correspondence network incorporated these elements and reveals how practical science was executed from below.

The Delesserts' British-Franco-Swiss network represented a nexus for the dissemination of science in the late Enlightenment. Its existence, importance, and expansion resulted from the letter. However, letters also predicated the Delesserts' absence from the historical record. Their personal correspondence, l'Archive Delessert, remained in the private hands of their descendents until the twenty-first century. The emergence of these letters; as well as the scattered remnants of their correspondence in French, British, and American archives, has finally allowed their important network to be uncovered.

The family's expansive network was an extension of l'hôtel Delessert's salons and collections. Both were middling grounds where professional and amateur scientists mingled sharing information and materials. The network connected Protestant bourgeois men of science and industry. It was also inclusive, however, in terms of religion, gender, class, and nationality. In the nineteenth century the network became global. Benjamin Delessert (1773-1847) purchased from and sponsored voyages of discovery enlarging his massive herbarium. Two of his brothers pursued agricultural and banking in America in connection with the DuPont de Nemours family. The origins of the Delesserts' network, however, were far more remote.

The Delesserts were bankers by profession. Their participation in the Enlightenment, Franco-Swiss origin, and relocation to Paris insured their involvement in many ventures. Etienne Delessert (1735-1816) participated in the improvement of French agriculture and industry. His wife, Madeleine-Catherine Delessert (1747-1816), dedicated herself to her children's education. She was from a Swiss banking family and her marriage to Etienne in 1766, and their move from Lyon to Paris in 1776, forged an extensive correspondence-network.

Mme Delessert maintained an enduring correspondence with Jean-Jacques Rousseau (1712-78). It began during her youth when her family provided Rousseau refuge in the Swiss mountains and lasted until his final years in Paris. He remained an intimate friend and wrote Letters on Botany for Mme Delessert to instruct her daughter. The Delesserts' intimacy with Rousseau solidified their connections to French and Swiss acquaintances and enabled them to expand their network to Britain. Initially this included Huguenot descendents and Swiss émigrés. However, it grew to encompass British Francophiles and utilitarian industrial leaders James Watt (1736-1819) and Mathew Boulton (1728-1809) of Birmingham's Lunar Society. This connection facilitated the Delesserts' admittance to the mechanical wonders of Birmingham and the Industrial Revolution.

Index des auteurs

Amouroux, Rémy	14
Aubin, David.....	22
Bergounioux, Marie	17
Carnino, Guillaume.....	48
Casson, Loïc	25
Cataldi, Maddalena.....	26
Chansigaud, Valérie.....	51
Charvolin, Florian.....	50
Chollet, Mathilde.....	7
Coffin, Jean-Christophe	1
D'enfert, Renaud.....	49
Diagre-Vanderpelen, Denis.....	11
Edelman, Nicole	32
Fabre, Eric.....	21
Fages, Volny.....	23
Fauvel, Aude.....	33
Fenzi, Marianna.....	19
Gall, Laurent.....	45
Gantet, Claire.....	35
Gohau, Gabriel.....	40
Guise Castelnovo, Antoinette	41
Hanafi, Nahema.....	8
Kreuzman, Henry.....	24
Laubé, Sylvain.....	46
Le Vigouroux, Philippe.....	40
Leconte, Gauvin.....	17
Lemoine, Grégoire	28
Levacher, Maëlle.....	20
Levinson, Sharman.....	36
Lorenzi, Camille.....	4
Louis-Courvoisier, Micheline	10
Luglia, Rémi.....	51
Macdonald, J.marc.....	52
Mosbah-Natanson, Sébastien.....	29
Nicoli, Miriam.....	38
Niget, David.....	15
Olivier, Sylvain	21
Orain, Arnaud.....	46

Paltrinieri, Luca.....	30
Perreault, Isabelle.....	34
Pidoux, Vincent.....	42
Pierre, Eric.....	12
Pierre-Etienne, Stockland.....	44
Plas, Régine.....	16
Radtko, Catherine.....	39
Ramos De Santana, Aderivaldo.....	18
Rieder, Philip.....	2
Thifault, Marie.....	34
Verdier, Nicolas.....	5
Vivier, Nadine.....	13
Waché, Brigitte.....	6
Weber, Anne-Gaëlle.....	27
Zaballos, Nausica.....	43
Zanetti, François.....	3

